

128. E. 180.

LE PETIT HOMME ROUGE,

FOLIE-FÉERIE-ROMANTIQUE EN QUATRE ACTES
ET EN VAUDEVILLES,

Imitée du Genre Anglais;

PAR

MM. G. DE PIXERÉCOURT, BRAZIER ET CARMOUCHE.

MUSIQUE DE M. ALEX. PICCINI.

BALLET DE M. LEFÈVRE.

DÉCORATIONS DE M. GUS.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ,
LE 19 MARS 1832.



Paris.

R. RIGA, ÉDITEUR,
FAUBOURG POISSONNIÈRE, 1.

1832

132041-B

Digitized by Google

Personnages.**Acteurs.**

BARBAROK , roi d'un pays imaginaire.	MM. PARENT.
LUSTUCRU , son intendant	DUBOIS.
LE PRINCE AZOLIN.	ALEXIS.
TURLUBEK , garçon d'écurie.	LEMENIL.
UN OFFICIER DU ROI.	DUPUIS.
UN LUTIN.	} THEODORE.
PETIT-JEAN , géant , geolier du prince.	
UN FERMIER.	SALLERIN.
LE PETIT HOMME ROUGE.	HYPOLITE.
BRIND'AMOUR , belle-fille du roi.	M ^{mes} LEMENIL.
LA FÉE SERPENTINE.	PROVOST.
UNE PAYSANNE.	CAROLINE.
UNE ESCLAVE.	HENRIETTE.
POUPONNETTE , geante , femme de Petit-Jean.	RAYMOND.
UNE VIEILLE FEMME.	M. D'HARCOURT.
UNE ANGLAISE.	M. DUPUIS.
GARDES , PIQUEURS , PRÊTRES , GÉNIES , VILLAGEOIS , ESCLAVES.	



La scène se passe où l'on veut.



LE
PETIT HOMME ROUGE,

FÉRIE-VAUDEVILLE EN QUATRE ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre infernale qui sert d'atelier à des lutins. On y voit des enclumes de formes singulières. Un dragon vomissant des flammes, représente le soufflet qu'un singe fait mouvoir. Sous la voûte voltigent des larves et autres monstres fantastiques. Des génies à figures horribles peuplent cet antre. Tous sont en mouvement au lever de la toile; les uns forgent des poignards, des chaînes; d'autres composent des philtres qu'ils distillent (1).

SCÈNE PREMIÈRE.
GÉNIES INFERNAUX.

CHOEUR.

Air du Maçon.

Noirs démons,
Travaillons,
Frappons,
Battons,
Forgeons,
Ouvrons nos
Arsenaux.
Ouvriers infernaux,
Préparons,
Composons
Philtres et talismans,
Et mille enchantemens;
En avant, travaillons,
Comme de vrais démons.

(Le chœur est chanté avec accompagnement de mar-
teaux qui tombent en mesure et au bruit des
chaînes.)

(1) Toutes les indications de droite et de gauche que l'on verra dans le cours de la pièce sont relatives aux spectateurs. — Les acteurs sont placés au théâtre comme les personnages en tête de chaque scène.

PREMIER LUTIN.

Silence!... Voici la souveraine de ces lieux; inclinez-vous devant elle.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SERPENTINE.

(Serpentine paraît; elle est vêtue d'un costume oriental de Péri; sur sa tête s'entrelacent deux serpens, elle tient à la main une baguette d'or.)

LES GENIES.

Honneur à toi, maîtresse.

PREMIER LUTIN.

Salut, illustre fée!

SERPENTINE.

Voyons, où en sont vos travaux?

PREMIER LUTIN.

Nous avons travaillé comme des diables.

SERPENTINE.

A-t-on préparé mon laboratoire?...

LE LUTIN.

Oui.

SERPENTINE.

Et mes charmes?..

LE LUTIN.

J'en suis bien fâché, mais vous n'aurez pas de charmes aujourd'hui. Les autres talismans avancent.

SERPENTINE.

Hâtez-vous. J'attends la visite d'une pauvre petite princesse bien à plaindre, à qui je veux donner tous mes soins.

LE LUTIN.

Encore une princesse que vous allez protéger? Vous ne faites jamais que cela.... Toujours des princesses ou des princes.

SERPENTINE.

Ah! c'est qu'ils ont bien des désagrémens aujourd'hui. Leur état ne vaut plus rien.. (Elle va près des lutins les uns après les autres.) Eh bien, mes braves chimistes... nos philtres sont-ils composés?

DEUXIÈME LUTIN.

Le pied de mouton.

(Il le montre.)

SERPENTINE.

Il a fait son chemin gaiement.

TROISIÈME LUTIN.

La barbe bleue.

(Il la présente.)

SERPENTINE.

Elle est rasée.

PREMIER LUTIN.

Ce n'est pas tout; si votre majesté veut voir...

AIR : Vaudeville *du Baiser au Porteur*.

Voilà des armes invincibles.

SERPENTINE.

Bien des rois en auront besoin.

LE LUTIN.

De la poudre des invisibles.

SERPENTINE.

Pour les caissiers, ayez en soin.

LE LUTIN.

Et tenez... voilà dans un coin,
Des chaînes qu'on a préparées.

SERPENTINE.

Mais des chaînes... pour qui? jamais!

LE LUTIN.

Voyez! on les a bien dorées...

SERPENTINE, à part, riant.

Avec l'argent de mes sujets.

Ah! ça, et la peau magique de cet animal mystérieux...

LE LUTIN.

La peau de l'animal?... Je l'ai sur moi.

SERPENTINE.

Allons... hâtez-vous!

TOUS, se mettent à l'ouvrage.

CHOEUR.

AIR *du Maçon*. (Reprise.)Noirs démons,
Travaillons, etc.

LE PREMIER LUTIN.

Quelqu'un porte ici ses pas.

SERPENTINE.

C'est la princesse que j'attends.... Elle semble se plaindre.....

BRIND'AMOUR, *au-dehors.*

AIR : *Belle Châtelaine.*

La pluie et l'orage
Éclatent soudaine ..
J'ai perdu le chemin
Qui mène au village.
Que votre honté
Me prépare un gîte,
Donnez-moi bien vite
L'hospitalité.

SERPENTINE.

Suspendez vos travaux ; elle serait effrayée de votre aspect et de tout cet attirail... Retirez-vous.

(Tous les esclaves de la fée emportent leurs outils, leurs ouvrages et s'éloignent. — Le théâtre change et représente une caverne taillée dans des rochers brillants par des filons d'or, d'argent, etc.)

SCÈNE III.

SERPENTINE, BRIND'AMOUR.

SERPENTINE, *en vieille.*

Entrez, ma chère enfant...

BRIND'AMOUR, *entrant par la droite avec timidité.*

Oh !... j'entrerais bien... mais je n'ose pas... J'ai entendu beaucoup de monde. (*Elle regarde.*) Tiens ! je ne vois plus personne...

SERPENTINE.

Pardonnez-moi... Je suis là, ma belle.

BRIND'AMOUR.

Qui donc êtes-vous ?

SERPENTINE.

Une femme.

BRIND'AMOUR.

Vous n'êtes donc pas jolie?... Vous ne vous laissez pas voir.

SERPENTINE.

Qu'importe ! si je suis bonne.

BRIND'AMOUR.

Oui, vous devez l'être... Votre voix est douce... Pourtant j'ai bien peur ! Il m'a semblé entendre tout à l'heure des cris, les vilaines voix, oui, criaient à faire trembler.

SERPENTINE.

Tu t'es trompée, mon enfant. C'était le bruissement des arbres agités par les vents en furie.... Les cris des oiseaux qui fuyaient la foudre..... C'était la voix des orages déchainés.

BRIND'AMOUR.

Enfin la tempête était affreuse.

SERPENTINE.

Tu n'as pas craint de t'exposer ?

BRIND'AMOUR.

Tout me semblait préférable au malheur que je fais.

SERPENTINE.

Il est donc bien terrible ?

BRIND'AMOUR.

Oh! oui, bonne vieille. Pardonnez-moi si je vous appelle ainsi... Il me semble qu'il n'y a qu'une pauvre vieille qui puisse habiter une caverne dans cette épaisse forêt.

SERPENTINE.

Veux-tu me voir ?

BRIND'AMOUR.

Certainement. Une fille sage est toujours bien aise de savoir à qui elle parle, la nuit surtout... (*Deux singes, portant chacun une lanterne, viennent se placer auprès de Serpentine.*) Ah! mon Dieu! les vilaines bêtes!...

SERPENTINE.

N'aie pas peur!... ce sont mes femmes de chambre.

BRIND'AMOUR.

Ça! mais elles ressemblent à des guenons, vos femmes de chambre.

SERPENTINE.

Maintenant, dis-moi ce qui t'amène ?

BRIND'AMOUR.

C'est une histoire bien triste, allez! Il était une fois un roi et une reine qui n'avaient pas d'enfants, c'est-à-dire, qu'ils en avaient un, et que cependant ils n'en avaient pas, car c'était une fille, qui était la fille de sa mère, et n'était pas celle de son père, vous comprenez, Madame ?

SERPENTINE.

A peu près. Le roi n'était que son beau-père.

BRIND'AMOUR.

C'est ça , Madame. Ce beau-père-là , il était laid comme tout... la reine étant venue à mourir... le roi se mit à être amoureux de sa belle-fille , et à vouloir l'épouser...

SERPENTINE.

Est-il possible ?

BRIND'AMOUR.

Oui , Madame. Ce vilain roi , c'est mon beau-père , et la belle-fille , c'est moi...

SERPENTINE.

AIR : *Elle était heureuse au village.*

Il n'avait pour vous nul attrait,
Ce beau rang , ce titre de reine ?
Ce beau père vous déplaisait.

BRIND'AMOUR.

Oh ! pour lui je n'ai point de haine :
Mais cet hymen , si peu commun ,
A mille autres n'aurait su plaire.

SERPENTINE.

Pourquoi ?

BRIND'AMOUR.

Une jeune fille a toujours quelqu'un
Qu'elle aime un peu plus qu' son beau-père , (*bis.*)

La princesse au désespoir , n'a eu d'autres ressources que de se déguiser sous les habits d'une paysanne et de fuir la capitale.

SERPENTINE.

Je vous plains , ma fille , mais ne pleurez pas... ne tremblez pas auprès de moi...

BRIND'AMOUR.

Le roi Barbarok est si terrible , si puissant , la passion qui l'égaré l'a rendu si redoutable!.. et puis on dit tout bas dans son palais qu'il a fait une alliance avec un méchant génie , qui lui donnera un pouvoir sans bornes... peut-être il va me poursuivre... que devenir? où aller? Ah ! je voudrais bien savoir ce qu'il fait en ce moment.

SERPENTINE.

Regarde !

(Elle fait un signe , le fond de la caverne s'ouvre , et l'on voit , au travers d'une gaze , une décoration brillante représentant le palais de Barbarok)

BRIND'AMOUR.

Que vois-je? est-ce un prestige?...

SERPENTINE.

Silence !...

(Elles se placent toutes deux à droite.)

SCÈNE IV.

LE ROI BARBAROK, LUSTUCRU, COURTISANS, GARDES.

BARBAROK, *assis sur un trône magnifique.*

Eh bien, mon intendant de mes menus-plaisirs, la brillante fête que nous préparons à notre future épouse est-elle prête ?

LUSTUCRU.

Oui, gracieux souverain.

BARBAROK.

Songez qu'elle doit surpasser en magnificence les fêtes passées présentes, et futures... puisqu'il s'agit de la mienne...

LUSTUCRU.

De votre fête ?

BARBAROK.

Non, de ma future... Avez-vous donc oublié que je vais convoler en secondes nocces ?

LUSTUCRU.

Non, grand monarque.

BARBAROK.

Je veux un tournoi..... un combat à la lance. A-t-on préparé la place du Carrousel ?...

LUSTUCRU.

Oui, maître... et votre incomparable fille...

BARBAROK.

Veux-tu te taire ? tu seras donc toujours un sot ?

LUSTUCRU.

J'en ai une si grande habitude ! la princesse a porté si long-temps ce titre...

BARBAROK.

C'était une bêtise. Il est certain que la princesse Brind'Amour était la fille de sa mère ; mais ce n'est pas une raison pour qu'elle soit la mienne. J'ai fait décider hier matin par ma chambre des pairs qu'elle n'était pas ma fille... Allez donc l'avertir ; car j'entends la conduire sur-le-champ à la fête.

LUSTUCRU.

Je prends la liberté de vous dire que ce serait impossible.

BARBAROK.

Impossible... c'est possible ! mais je le veux.

LUSTUCRU.

C'est impossible, vous dis-je, car elle a disparu.

BARBAROK, *d'une voix terrible.*

Qu'est-ce que vous avez l'honneur de me dire ?

LUSTUCRU.

Que l'auguste princesse s'est enfuie et qu'à l'heure qu'il est, elle court les champs... comme une folle.

BARBAROK.

Les champs... qu'est-ce que vous me chantez ?

UN OFFICIER, *entrant.*

Monseigneur, il a été impossible de découvrir la princesse... on ignore où elle a pu se sauver... on a visité tout le parc, le palais... jusqu'à l'armoire aux bijoux. Un palfrenier croit l'avoir vue se sauver sous les habits d'une paysanne...

BARBAROK.

O rage ! ô fureur ! ô colère ! ô désagrément !

LUSTUCRU.

Vous paraissez contrarié.

BARBAROK.

Mais j'y songe, n'aurait elle pas été enlevée ?

LUSTUCRU.

Cela s'est vu quelque fois. Peut-être le jeune et beau prince Azolin, qui fut reçu dans votre cour...

BARBAROK.

Ce petit imbécille eut l'audace de me la demander en mariage, mais ce parti ne me convenait point !

BARBAROK, *il descend du trône.*

Que l'on mette sur les champs mon armée à sa poursuite, que l'on mette en réquisition les Dames Blanches, les Omnibus, les Tricycles, que l'on fasse tambouriner la princesse... avec une récompense honnête à qui la retrouvera... que l'on fasse marcher le télégraphe, s'il n'y a pas de brouillard !...

LUSTUCRU.

Vous avez raison, Seigneur... elle ne peut être bien loin encore, et vous la reverrez...

BARBAROK, *avec exaltation.*

Ou, mon amour en a l'espérance !... oui, je la reverrai, je la ressaisirai, je la raimerai, je la radorerai, et je l'épouserai...

BRIND'AMOUR, à mi-voix sur le devant du théâtre.

O ciel! ce transport me fait frémir!...

SERPENTINE, à mi-voix.

C'est la dernière fois que vous l'entendrez.

LUSTUCRU.

Mais, Seigneur, calmez ce délire!

BARBAROK.

Non. Trop d'amour a rempli mon cœur d'homme!... et je suis subjugué par toutes ses perfections de femme. J'en ai perdu le sommeil, j'en ai perdu l'appétit, j'en ai perdu la raison...

SERPENTINE, étendant sa baguette.

Perds en donc aussi la parole!...

BARBAROK, balbutiant.

Et... a... e... i... o... u... grand Dieux!... ma voix... je... de...viens mu...et!...

LUSTUCRU, à part.

Tant mieux... il dira moins de bêtises.

SERPENTINE.

La folie seule peut l'excuser, qu'il soit donc atteint de vertiges.

(A ces mots on voit Barbarok tomber en délire, il veut commander à ses officiers et ne peut proférer que des sons inarticulés; personne ne le comprend. Il fait de vains efforts... il saute, il danse. . tire son épée et sa rage s'exhale en gestes impuissans. Tout le monde fuit épouvanté; il se roule par terre.)

BRIND'AMOUR, effrayée.

O ciel!... il va mourir... mon père!...

(En jetant un cri elle veut s'élancer vers lui.)

SERPENTINE.

Arrête!...

(Elle étend le bras. Le tableau magique disparaît.)

SCÈNE V.

BRIND'AMOUR, SERPENTINE.

BRIND'AMOUR.

Je n'en puis douter, vous avez un pouvoir surnaturel! ah! faites que Barbarok ne meure point.

SERPENTINE.

Les destins veulent qu'il soit puni de ses égaremens... tu

ne sais donc pas que tu as tout à redouter du génie malfaisant qui le protège.

BRIN D'AMOUR.

Défendez-moi je vous en prie, mais s'il se peut sans lui faire de mal. Vous exaucerez ma prière, car vous êtes une fée bienfaisante.

SERPENTINE.

Ne me remercie pas... je ne fais que m'acquitter envers toi... Tu te rappelles, peut-être, une petite couleuvre qui, poursuivie un jour par le jardinier du palais, vint se réfugier à tes pieds, et dont tu pris la défense; tu la sauvas d'une mort certaine. . et bien elle en est reconnaissante.

BRIND'AMOUR.

Quoi! vous êtes cette jolie couleuvre que j'avais enfermée dans une cage, et que je nourrissais avec des mouches?... ah! que je suis contente de vous retrouver!... eh bien! vrai, je ne vous aurais pas reconnue!

SERPENTINE.

Reçois aujourd'hui ta récompense.... (*Un rocher paraît, s'entrouvre et devient une armoire : elle en tire une peau noire.*) Prends.

BRIND'AMOUR.

Pour moi cela? que voulez-vous que j'en fasse?

SERPENTINE.

Elle servira à te rendre méconnaissable, puis-qu'elle te fera paraître fort laide...

BRIND'AMOUR.

Vous êtes bien bonne!...

SERPENTINE.

Au moyen de ce déguisement tu pourras traverser les états de ton père et arriver peut-être dans ceux du prince Azolin que tu aimes...

BRIND'AMOUR.

Que dites vous!... j'aime le prince Azolin? tout le plaisir que j'ai eù à le voir, toute l'émotion que j'éprouve à penser à lui... tout cela c'est de l'amour?...

SERPENTINE.

Oui, ma fille.

BRIND'AMOUR.

Ah! je suis bien contente... car il est très joli garçon le prince Azolin... mais croyez-vous qu'il m'aime un peu, lui? car si je l'aimais toute seule, ce serait bien désagréable!

SERPENTINE.

Tu es le seul objet qui ait fait battre son cœur.

BRIND'AMOUR.

Il n'y a pas de mal à cela.

SERPENTINE.

Vous aurez tous deux bien des traverses, bien des malheurs à essayer.

BRIND'AMOUR.

Qu'importe !

SERPENTINE.

Mais au moment où tu seras le plus exposée, un défenseur t'apparaîtra... tu n'auras qu'à prononcer ces mots : *Petit Homme rouge viens à moi...* et à frapper la terre du pied.

BRIND'AMOUR.

Vraiment ?

SERPENTINE.

Essaie !

BRIND'AMOUR.

Petit Homme rouge, viens à moi !...

(Elle frappe du pied, la terre s'entrouvre, le petit Homme Rouge paraît, c'est un nain tout rouge, la peau, les vêtements, le chapeau, les cheveux, la béquille, etc.)

SCÈNE VI.

LE PETIT HOMME ROUGE, SERPENTINE, BRIND'AMOUR.

LE PETIT HOMME ROUGE, *riant*.

Ah ! ah ! ah ! me voilà ! parle, ma petite... que veux-tu de moi ?

SERPENTINE.

Malin Trilby, dès ce moment tu dois être aux ordres de Brind'amour.

LE PETIT HOMME.

Avec plaisir. J'aime beaucoup à servir les jolies femmes.

SERPENTINE.

Tu n'auras qu'à l'appeler. Il est chargé de te suivre sous terre.

BRIND'AMOUR.

Est-il possible ?

AIR : *Ils sont le mieux placé.*

N'est-ce point une attrape ?
Eh ! quoi dans ce pays...
Si par terre l'on frappe
Il en sort des esprits !...

LE PETIT HOMME.

Dans ce monde, ma chère,
On les croirait perdus ;
Car il en est sous terre
Beaucoup plus que dessus. (*bis*).

BRIND'AMOUR.

Mon Dieu ! cela doit bien te fatiguer de marcher ainsi ?

LE PETIT HOMME.

Du tout, je suis un luron.

AIR : *Du devoir de la Chevalerie.*

Sur mon pouvoir ne garde point de doute,
A ton secours je saurai bien venir ;
Il ne faut pas s'informer de la route
Que prend celui que l'on voit parvenir. (*bis*)
Oui, mon enfant, dans le temps où nous sommes,
Autour de toi regarde en tous les sens,
Et tu verras que tous nos petits hommes,
Font leur chemin plus vite que les grands.

SERPENTINE.

Adieu, je dois te quitter... prends courage et confie-toi à lui.

BRIND'AMOUR.

Ah ! ma chère protectrice... que de reconnaissance !

(Elle se met aux genoux de Serpentine qui disparaît à gauche sur un char trainé par des serpents ; les deux singes précèdent le char en coureurs. Le petit Homme Rouge prend la main de la princesse. Ils sortent par la droite. — Le théâtre change et représente une forêt ; au milieu un obélisque ; au fond, la mer.)

SCÈNE VII.

TURLUBEK.

(Il est endormi à droite sur un banc : il rêve.)

Mamzelle Brind'amour... chère petite princesse... sauvez-vous, v'là les gendarmes de vot' papa qui nous poursuivent, ils veulent me mettre à la broche... Hou ! qu'ils sont laids ! oh ! la la ! maman, maman... faites-les donc finir !

(Ici une grosse mouche noire vient voltiger autour de lui et l'inquiète ; il veut la prendre et la manque. Il chante.)

Une mouche légère
D'une entière noirceur.

(Un ours énorme paraît : il semble chercher Turlubek.)

SCÈNE VIII.

L'OURS, TURLUBEK.

TURLUBEK.

Me voila dans un joli bosquet de roses... je vois un Zéphir léger qui vient voltiger près de moi. (*L'ours s'approche et le flaire.*) Je sens son haleine embaumée... quel joli petit amour! (*La mouche se pose encore une fois sur le front de Turlubeck, l'ours va ramasser un énorme quartier de rocher, il se dresse, s'approche.*) Que me veux-tu, mon vieux?... déposer sur mon front une couronne de roses? tu es bien gentil!

(*L'ours lève le morceau de roc pour écraser la mouche qui est toujours sur le nez du dormeur. A ce moment la terre s'ouvre derrière lui, le petit Homme Rouge en sort.*)

SCÈNE IX.

L'OURS, LE PETIT HOMME ROUGE, TURLUBEK.

LE PETIT HOMME.

Halte-là, méchant Génie (*Il s'élançe ad-devant de l'ours, le frappe de sa béquille, l'animal tombe à la renverse dans une mare d'eau qui est derrière lui et disparaît.*)

Voilà pour t'apprendre à menacer ceux que je protège, et à jeter des pierres dans mon jardin! mais ce pauvre diable est trop exposé, je dois le réveiller.

(*Il vient éternuer dans l'oreille de Turlubek.*)

TURLUBEK, *s'éveillant en sursaut.*

Dieu vous bénisse

(*Le petit Homme Rouge s'enfonce dans la terre et disparaît.*)

SCÈNE X.

TURLUBEK, *sur son séant.*

Où suis-je? quel est cet endroit-ci? tous ces arbres, ça me fait l'effet d'une forêt. Il paraît que j'ai battu la campagne... et la princesse Brind'Amour, ma chère maîtresse, où est-elle?.. Quel bonheur... je l'aperçois! Est-elle gentille! elle court comme une gazelle. Patata! patata!... Par ici, ma petite! Oh! Dieu, je lui parle comme si j'étais encore dans les écuries de la couronne. Du respect, Turlubek, du respect!

SCÈNE XI.

BRIND'AMOUR, TURLUBEK.

BRIND'AMOUR.

C'est toi, mon pauvre Turlubek ? Ah ! que j'étais inquiète ! je craignais qu'il ne te fût arrivé quelque malheur, et je ne m'en serais pas consolée.

TURLUBEK.

Heim ! est-ce flatteur ? C'est moi qui tremblais pour vous, princesse.

BRIND'AMOUR.

Mais que t'est-il donc arrivé depuis que nous nous sommes égarés ?

TURLUBEK.

AIR : *L'autre jour la p'tite Isabelle.*

Ah ! mamzell', quelle aventure,
 Il m'est arrivé depuis vous !
 Dans c'te vilain' forêt obscure,
 J'ai rencontré deux loups garous.
 Avec eux, je m' suis pris d' querelle,
 Sur c' qu'ils arrêtaient les passans.
 Dans c'te rencontre,
 J' dis faut que j' montre
 Les gross's dents ;
 J'appelle à la garde !... et j' crie !...

(*Il parle très-vite*). V'là que tout à coup, par un effet magique, la forêt se remplit d'animaux des quatre parties du monde, et je me vois entouré de perroquets qui parlaient, d'chauves-souris qui sifflaient, de corbeaux qui croassaient, d'chats-huans qui me huaient... d'éléphants qui me chatouillaient avec leurs trompes, de vautours qui me lançaient des coups de bec, d'escargots qui me faisaient les cornes, de serpens qui me piquaient les mollets, j'avais beau vouloir me sauver, ils me poursuivaient, ils me barraient le chemin.

(Il chante.)

Et j' criais comme un enragé,
 Car j'étais dans un' ménagerie
 Où l'on ne m'a pas ménagé.

Après cela je suis tombé abîmé de fatigue au pied d'un arbre, et je me suis endormi comme une souche.

BRIND'AMOUR.

Pauvre garçon ! ton dévouement ne sera pas perdu.

Air : Vaudeville *des Scythes*.

Je ne veux rien, non rien, Mademoiselle,
 Je ne suis pas comm' ces grands orateurs,
 Qui, s'ils vous montr' un petit brin de zèle,
 Vous d'mand' des croix, des pensions, des honneurs.
 Je n' veux pas d' croix, ni d' pensions, ni d' honneurs.
 Bien au contrair', car j'offre à votre altesse
 Quarant'-cinq sols que j'ai dans mon gilet ;
 J'espère bien, ma bonn' petit' princesse,
 Qu'on n' criera pas contre un pareil budget,

BRIND'AMOUR *lui tendant la main,*

Tu as bon cœur... toi...

TURLUBEK.

C'est tout simple... je vous ai vu pleurer, vous avez eu confiance en moi, ça me suffit. Je vous ai prêté les habits de ma cousine Turlutaine; vous me les rendrez, bien entendu, quand vous en aurez fini. Mais ne vous gênez pas... il n'y a rien que je n' fasse pour vot' bonheur.

BRIND'AMOUR.

Mon cher Turlubek, tu peux me rendre un grand service... il faut partir...

TURLUBEK.

Je m'en vas...

(Il fait quelques pas.)

BRIND'AMOUR.

Attends donc !

TURLUBEK.

Dame, voilà ! tout de suite, vlà comme je suis !

BRIND'AMOUR.

Il faut que tu saches...

TURLUBEK.

Du tout, je n'ai pas besoin de savoir.

BRIND'AMOUR.

Ce qu'il faudra faire.

TURLUBEK.

Ah ! oui, peut-être bien.

BRIND'AMOUR.

Tu vas te rendre au port et monter sur le premier vaisseau prêt à faire voile. Une fois arrivé, tu demanderas de ma part le prince Azolin, afin de lui peindre mes malheurs.

TURLUBEK.

Ah ! c'est le prince Azolin que j'avais trouver ? Il n'y a pas de mal à savoir son nom. Il y aurait encore une chose nécessaire... où est-il le prince Azolin ?

BRIND'AMOUR.

Hélas ! j'ignore où sont ses états.

TURLUBEK.

Ah ! oui ! ses états... mais nous savons son état... il est prince, ça doit être connu. Tous les noms de prince sont dans l'Alinanach royal.

BRIND'AMOUR.

Il faut le découvrir.

TURLUBEK.

C'est juste... j'vas au port, j'partirai après déjeuner, j'prendrai la première flûte, le premier aviso qui me tombera sous la main, j'irai en poste par terre et par mer... et si le prince demeure dans l'un de ces endroits-là...

BRIND'AMOUR.

Dis-lui dans quelle pénible situation se trouve celle qu'il aime, et prie-le de venir tout de suite, tout de suite, pour me sauver du plus grand malheur et m'épouser bien vite.

TURLUBEK.

Bien vite... bien vite !

BRIND'AMOUR.

S'il t'arrivait quelque mésaventure, si tu te trouvais en péril, tu appellerais à ton aide le petit Homme rouge.

TURLUBEK.

Qu'est-ce que c'est qu' ça, le petit Homme rouge ?

BRIND'AMOUR.

C'est un lutin que la fée Serpentine, ma protectrice, a mis à mes ordres.

TURLUBEK.

Oh ! du moment que vous avez une fée dans votre manche, nous aurons le bras long !... Dites-moi, Princesse, si par hasard j'apprenais quelque chose sur le vaisseau ; je vous ferais écrire un petit mot avant qu'on ne jette l'ancre.

BRIND'AMOUR.

Pars. Mes vœux t'accompagneront.

TURLUBEK.

AIR : *Ballet des Pierrots.*

Adieu donc , maîtresse bien chère ,
 Le vent est frais , le ciel est beau :
 J' vous promets d' aller ventre à terre ,
 Dès qu' j'aurai mis l' pied sur l' vaisseau.
 Tâchez que j' n' éprouv' point d'orage ,
 Grâce à votre protection ;
 Car si j' allais faire naufrage ,
 Je n' ferais pas votr' commission.

(Il part.)

SCÈNE XII.

BRIND'AMOUR.

Puisse-t-il réussir !... il rejoindra le prince , j' en suis certaine , et s' il m' est resté fidèle , comme la bonne Serpentine me l' a assuré , s' il m' aime encore... il sera touché de mon sort... et il deviendra mon appui. Pourvu qu' il n' ait pas rencontré dans ses voyages quelque princesse plus jolie que moi... oh ! non. (*On entend un coup de canon dans le lointain.*) Qu' entend-je?... c' est sans doute mon bon Turlubek qui part... oh ! comme il est déjà loin !...

(On voit en effet paraître , à droite , un vaisseau sur lequel est censé Turlubek. Le bâtiment cingle à pleines voiles dans une direction oblique. A mesure qu' il s' éloigne , il change de couleur et prend la teinte de l' horison. Toutes ses proportions diminuent à l' œil , de sorte qu' en partant , il avait quinze pieds de hauteur et dix de longueur ; et qu' après avoir parcouru trois ou quatre plans et lorsqu' il disparaît derrière un rocher à gauche , où dans la vapeur , il n' a plus que deux à trois pieds de longueur et trois ou quatre d' élévation.

AIR : *Eh ! vogue ma nacelle.*

Puisse une heureuse étoile
 Seconder tous mes vœux !...
 Déjà sa blanche voile,
 Diminue à mes yeux.
 Vers les bords où respire
 L' objet de mes amours,
 Fuis ! et marche toujours , (*bis.*)
 Vogue , léger navire,
 Va chercher mes amours !

(Elle va au fond.)

SCÈNE XIII.

BRIND'AMOUR, LUSTUCKRU, PIQUEURS.

(On voit paraître au fond des piqueurs aux ordres de Barbarok et conduits par l'intendant.)

LUSTUCKRU, à mi-voix.

On ne nous a pas trompés. La voilà déguisée, attention, mes amis!

(Ils s'approchent doucement et viennent tendre un filet autour de la princesse, c'est-à-dire, qu'ils l'enferment dans une enceinte circulaire de quatre à cinq pieds de hauteur. Un obélisque est au milieu.)

BRIND'AMOUR.

Qu'ai-je entendu?..

(Elle tourne la tête, revient. Alors les piqueurs profitent de ce moment pour fermer l'enceinte par derrière.)

BRIND'AMOUR.

O ciel!... où suis-je?... enfermée! prisonnière!... qui êtes vous? que me voulez-vous? rendez-moi la liberté!

LUSTUCKRU.

Impossible! Princesse. C'est de la part du roi Barbarok... nous avons ordre de vous ramener, il ne manque absolument que vous pour la noce...

BRIND'AMOUR.

Jamais!... jamais!... j'aimerais mieux mourir!... ne m'approchez pas!...

LUSTUCKRU.

Je cours avertir mon maître...

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

BRIND'AMOUR, LES PIQUEURS.

BRIND'AMOUR.

O mon Dieu!... il s'éloigne... mes amis, vous ne pouvez vouloir mon malheur, je ne vous ai jamais fait de mal... laissez-moi m'échapper. (*A part.*) Que je suis étourdie! dans mon empressement à rejoindre ce bon Turlubek, j'ai oublié au pied d'un arbre, le talisman qui devait me rendre méconnaissable, que vais-je devenir?

(Elle fait le tour du filet. En vain elle prie les piqueurs, ils sont insensibles.)

BRIND'AMOUR.

Ils ne font plus attention à mes larmes... ah !... j'y songe !...
 petit Homme rouge, viens à moi !...

(Elle frappe la terre du pied.)

SCÈNE XV.

LES PIQUEURS, BRIND'AMOUR, LE PETIT HOMME.

LE PETIT HOMME, *sortant de l'obélisque.*

Me voilà.

BRIND'AMOUR.

Ah ! mon petit génie ! quel bonheur !

LE PETIT HOMME.

Silence.

(D'un mouvement de sa béquille il endort les piqueurs, fait venir une jolie barque qui emmène la princesse ; ensuite il promène sa béquille en l'air : l'obélisque qui est au milieu de l'enceinte, s'ouvre et se divise en plusieurs parties qui s'abaissent et dont chacune correspond aux points où sont assis les gardiens. Des diables viennent attacher les piqueurs aux branches de l'obélisque.)

LE PETIT HOMME.

Enlevez !...

(Les branches de l'obélisque enlèvent les hommes qui tournent comme sur un jeu de bagues. Les diables reviennent avec des torches qu'ils agitent autour de la machine. Des villageois accourent et dansent aussi autour.)

BARBAROK.

Que vois-je !.. les scélérats !.. ils tournent comme des tons-
 tons... pendants ! misérables !.. ils ont laissé enlever la prin-
 cesse, et ils walsent encore !... ah ! drôles ! je vous ferai dan-
 ser !...

(Il veut avancer, la haie de démons l'en empêche. Il veut s'élan-
 cer sur l'Homme Rouge qui le contient avec sa béquille en riant aux éclats. — Tableau général très-animé.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une campagne.

SCENE PREMIERE.

TURLUBEK, *seul.*

Oh ! là là ! j'n'en peux plus !... faut que je m'arrête un moment pour reprendre haleine. (*Il s'assied sur un banc à gauche*).

Dieu merci ! mon voyage ne sera pas inutile, je pourrai faire la commission de ma bonne petite princesse. Il faut convenir que le hasard m'a joliment servi tout de même. A quelques lieues de la côte, j'entends le bruit du canon, un vacarme enragé ! Je m'informe ; on me dit que c'est le prince Azolin qui livre bataille aux Patagons, ses voisins. Effectivement, en arrivant au port, j'ai appris que ce malheureux prince avait été vaincu, et qu'il était prisonnier dans l'île des Géants. Vite ! j'ai filé sans être vu, entre les jambes d'un factionnaire, et je me suis mis à courir vers la prison dans l'espoir d'être utile au bon ami de mademoiselle Brind'Amour. Voilà pour le moins huit heures que je marche, et je n'ai encore fait qu'une lieue... Il est vrai que dans l'île des Géants, une lieue doit compter pour six... Chien de pays !... je n'ai pas seulement vu l'ombre d'un cabaret sur la route !... pas un restaurant, par un limonadier, pas un marchand de vins. Ah ! petit Homme rouge !... je ne te demanderai pas des glaces, des sorbets, du punch à la romaine, paie-moi seulement un verre de tisane.

(Un marchand de coco, vêtu en Chinois, sort de terre en agitant sa sonnette.)

LE MARCHAND DE COCO.

Voilà ! voilà, not' bourgeois !

TURLUBEK.

Tiens !... un marchand de coco ! il ne pouvait arriver plus à propos. Vite ! deux verres. Voilà mes deux sous.

(Il boit.)

Je suis payé.

(Il disparaît.)

TURLUBEK.

C'est très-délicat ! le petit Homme rouge fait bien les choses... Me voilà restauré, ça m'a remis, et puis ça ne porte pas à la tête, c'est bon pour un ambassadeur. Allons, Turlubek, mon ami, reprends ta course, et tâche de te faufiler chez le geolier du prince.

(Il sort. — Le théâtre change et représente une chambre toute en pierres de taille. La porte du fond a douze pieds de hauteur. Il y a dans cette chambre une table à manger de sept à huit pieds de haut, deux chaises hautes de quatre ou cinq pieds. Les vases, assiettes, ustensiles sont également de grandeur démesurée. Petit Jean entre en scène. C'est un géant dont la taille est d'une dizaine de pieds.)

SCÈNE II.

PETIT JEAN, POUPONNETTE.

PETIT JEAN.

Je viens de lui porter son repas, à ce petit nain de prince qui est notre prisonnier... et j'ai fermé sa tour à double tour. (Il pose à terre une clé énorme qu'il tenait à la main). A présent le geolier revient dans son petit ménage revoir sa petite femme... Appelant d'une voix forte Pouponnette... Pouponnette !...

POUPONNETTE, dans la coulisse et d'une voix effrayante.

Me voilà !...

PETIT JEAN.

J'entends sa douce voix...

(La porte s'ouvre et l'on voit entrer Pouponnette, géante de neuf ou dix pieds.)

POUPONNETTE, transportée.

Ah !... te voilà revenu !

PETIT JEAN, tendrement.

Te voilà, mon petit trésor !...

POUPONNETTE, avec mignardise.

Mon petit amour !

PETIT JEAN.

Mon petit bien !

POUPONNETTE.

Mon p'tit chien !

Mon p'tit chat !

PETIT JEAN.

Mon p'tit rat !

POUPONNETTE.

P'tit bijou !...

PETIT JEAN.

Petit toutou !...

POUPONNETTE.

PETIT JEAN.

Quel plaisir de s'aimer comme ça ! (*Chantant avec une voix de Stentor*). Ah ! que l'amour est agréable !...

POUPONNETTE.

Non, non, pas celle-là... elle n'est pas jolie... Chantons plutôt le petit air des Bouffes, tu sais bien...

PETIT JEAN.

(Ils chantent à deux voix.)

AIR : *O Pescator dell onda.*

O crok microk barloque

Ocambourg !

Croha crobi friloque

Karkamour !

Crimok crimak crimuk,

Brik à brek, brak à broque,

Crokmi crak et crokmicroque,

Askabrak plik askabruk.

POUPONNETTE.

Tu as chanté comme un chœur, mon petit chou...

PETIT JEAN.

A propos de chou, si nous mangions la soupe.

POUPONNETTE.

Oh ! non, avant de nous mettre à table, je voudrais répéter ce joli pas que nous devons danser au bal du sous-préfet.

(Elle figure quelques pas.)

PETIT JEAN.

Bah ! bah ! j'aime mieux dîner, moi.

POUPONNETTE.

Eh bien, voilà ton potage que je t'ai apporté dans ta petite soupière.

PETIT JEAN.

Encore la petite soupière !...

POUPONNETTE, *minaudant.*

Ne te fâche pas, mignon... tu auras autre chose... je t'ai fait mettre vingt-cinq douzaines d'œufs à la coque.

PETIT JEAN.

C'est bien, ma poule.

POUPONNETTE.

Et voilà des mouillettes toutes préparées.

(Elle montre des pains longs coupés en deux.)

AIR du comte Ory.

Mangeons, mangeons, mangeons!

Buvons,

Chantons,

Célébrons tour à tour

Le potage et l'amour!

Auprès de ma géante,

Quel plaisir en ce jour! } *bis.*

Une soupe brûlante,

Un cœur brûlant d'amour!

(On entend frapper trois coups très-forts à la porte.)

PETIT JEAN.

Dis donc, Pouponnette, est-ce que le chat est dehors? j'entends gratter à la porte. (*On frappe encore.*) Entrez donc!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, toujours assis. TURLUBEK.

TURLUBEK.

(Turlubek entrouvre la porte et entre avec timidité; il s'avance et se trouve précisément sous la table.)

On m'a dit d'entrer avec une voix à faire frémir. C'est égal, j'entre.... (*Il avance la tête sans bouger de place.*) Ah! mon Dieu, qu'est-ce que ceci?

PETIT JEAN.

Il y a quelque chose qui remue là-dessous... *Il avance la jambe, et enlève Turlubek sur la pointe de son pied. Ils se trouvent nez à nez.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

POUPONNETTE.

Un petit enfant!

PETIT JEAN.

Un avorton! Chétive créature, il faut que je t'écrase.

(Il baisse le pied et pousse Turlubek qui roule jusqu'à la rampe.)

POUPONNETTE.

Oh ! non, cher ami, je ne veux pas que vous lui fassiez le moindre mal.

TURLUBEK à terre, *se frottant les reins.*

Elle aurait bien dû le dire plus tôt.

PETIT JEAN.

Pouponnette le veut... je t'accorde la vie... Relève-toi, mirmidon !

TURLUBEK, *se relevant.*

Merci... ma petite dame.

POUPONNETTE.

Avez-vous faim, l'enfant ?...

TURLUBEK.

Mais oui, je casserais bien une croûte.

PETIT JEAN.

Tiens... voilà des miettes.

(Il lui jette des pains ronds d'une livre.)

TURLUBEK.

Il appelle ça des miettes !... ça pourrait bien passer pour des miches.

POUPONNETTE, à son mari.

Pauvre petit chéri, il faut lui permettre de venir s'asseoir auprès de nous.

PETIT JEAN.

Allons, prends un tabouret, et viens t'asseoir auprès de moi, moutard !

TURLUBEK, *avec une petite voix.*

Oui, grand papa ! (*Il cherche autour de lui.*) Voilà bien un tabouret... mais il est de la hauteur d'un entre-sol. Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque part un marche-pied ?... ah !... voilà mon affaire.

(Il va prendre une échelle dans un coin, la pose contre la table en face du public, monte, et se place de façon à pouvoir manger des mets qui sont servis.)

PETIT JEAN.

Tiens, voilà une cuillère.

(Il lui montre une énorme cuillère.)

TURLUBEK, *tenant sa cuillère et essayant de manger.*

Vous êtes bien bonne... pardon, vous n'auriez pas une cuillère à café ?

POUPONNETTE.

Tiens! voilà une fourchette.

(Elle lui donne une fourchette énorme.)

TURLUBEK, *la prenant.*

Merci! vous appelez cela une fourchette? dans mon pays ce serait une fourche. Je préfère la fourchette du père Adam...

(Il mange avec ses doigts.)

PETIT JEAN. *d'une voix terrible.*

Veux tu boire?...

TURLUBEK, *effrayé.*

Oui.

PETIT JEAN.

Eh bien, prends ce caraffon et verse toi.

POUPONNETTE.

Tiens, voilà un petit verre à liqueur.

(Elle lui donne une immense gobelet et porte la main à la grosse bouteille qui occupe le milieu de la table. Il s'en échappe des détonations.)

PETIT JEAN.

Par Gargantua!... qu'est-ce ceci?... mille tonnerres!...

TURLUBEK.

Il paraît que vot' vin a du feu! il est pétillant!

PETIT JEAN.

Que le diable te brise, maudite bouteille!

(A ces mots une forte explosion a lieu, la bouteille éclate et le petit Homme Rouge en sort. Au même instant la table, les sièges s'abiment avec les geans et disparaissent au milieu d'un tourbillon de flammes et de fumée.)

SCÈNE IV.

TURLUBEK, LE PETIT HOMME.

TURLUBEK.

Oh! merci bon petit génie... je m'étais introduit ici pour tâcher de délivrer le prince Azolin, qui, comme vous le savez, est prisonnier de ces vilains géants, et renfermé dans une tour ici tout près.

LE PETIT HOMME.

Cours le délivrer, moi je veillerai au dehors. Voilà la clé de la tour.

(Il lui montre la grosse clé du géant et disparaît.)

TURLUBEK.

Merci.. tiens, il n'y est plus!.. ah! c'est là la clé?... diable! avant de s'en servir, il faudrait pouvoir la porter. *Il la charge avec peine sur ses épaules.*) C'est égal, courons délivrer le prince Azolin.

(Il sort un moment; on entend le bruit de la serrure et des verroux.)

SCENE V.

LE PRINCE AZOLIN, TURLUBEK.

AZOLIN, *au dehors.*

Que me voulez-vous encore... maudit sorcier?

TURLUBEK.

Prince, vous me prenez pour un autre.

AZOLIN.

Qui donc êtes vous?...

TURLUBEK.

Un envoyé, un ambassadeur, un plénipotentiaire, je vas vous conter ça. Il était une fois...

AZOLIN.

Un roi et une reine... je sais.

TURLUBEK.

Non. Il était une fois un garçon d'écurie attaché à une jeune et jolie princesse, qui est la vertu même et qui désire que vous veniez l'épouser bien vite, bien vite parce que ça presse.

AZOLIN.

Monsieur l'envoyé, vous direz bien des choses de ma part à votre princesse, et vous ajouterez que nous n'irons pas l'épouser.

TURLUBEK.

Est-il possible?... vous refusez!

AZOLIN.

Positivement. J'ai bien autre chose à faire!... D'ailleurs, si je me marie, je n'épouserai jamais qu'une femme...

TURLUBEK.

Il me semble que c'est assez l'usage... c'est ce que je me proposais de vous proposer.

AZOLIN.

N'insiste pas. Ce serait inutile.

TURLUBEK.

C'était bien la peine ! Ah ! pauvre petite Brind'amour, va !

AZOLIN, *vivement*.

Qu'as-tu dit?... quel nom as-tu prononcé ?

TURLUBEK.

Brind'amour.

AZOLIN.

Tu viendrais de sa part?...

TURLUBEK.

Pour qui donc voulez-vous que je vienne ?

AZOLIN.

Que ne le disais-tu?... Oh ! Dieu ! Brind'amour ! celle que j'aime depuis si long-temps, pour qui j'avais juré de rester garçon, parce que son cruel beau-père me l'avait refusée...

TURLUBEK.

J' crois bien, il aimait mieux la garder pour lui.

AZOLIN.

Elle se souvient de moi, elle a la bonté de m'aimer... elle !... moi qui ne songeais qu'à elle... Je jure de ne prendre aucun repos que je ne sois parvenu jusqu'à elle... je n'ai qu'un désir, c'est de vivre près d'elle... par elle... et s'il le faut je mourrai pour elle !

TURLUBEK.

Voilà bien des elles... mais il nous en faudrait d'autres pour sortir de cette maudite île !

AZOLIN.

Oh ! nous en sortirons.

(Il l'embrasse.)

TURLUBEK.

Je ne demande pas mieux. Allons, dépêchons-nous !

(On entend des cris : *Aux armes ! aux armes ! le prisonnier s'est évadé !* Ces mots sont lancés à travers des porte-voix et retentissent d'une manière effrayante.)

AZOLIN.

On s'est aperçu de ma fuite.

TURLUBEK.

Il paraît même qu'elle fait du bruit ?

AZOLIN.

Sauvons-nous.

TURLUBEK.

Sauvons-nous.

(Le théâtre change et représente une gorge profonde entourée de rochers escarpés.)

SCÈNE VI.

TURLUBEK, AZOLIN.

TURLUBEK, *entrant le premier par la droite.*

Avancez! mon prince, je ne vois personne si nous pouvions, sans être aperçus, prendre la route du port...

AZOLIN.

La connais-tu?

TURLUBEK.

Non... ni vous non plus?

AZOLIN.

Ma foi non!

TURLUBEK.

C'est dommage, parce que nous aurions peut-être encore trouvé le vaisseau enchanté qui m'a conduit jusqu'ici. Ah! quel fin voilier! il filait comme une hirondelle.

AZOLIN.

Eh bien, tâchons d'arriver jusqu'au rivage.

TURLUBEK, *qui s'est avancé vers la gauche.*

Un moment!... n'avancez pas!... voyez-vous là bas, une armée de géans qui se range en bataille dans la plaine?...

AZOLIN.

Et de ce côté aussi... nous sommes cernés.

TURLUBEK.

Ah! Dieux! c'est vrai... nous voilà pris de tous les côtés.

AZOLIN

Périr ce n'est rien.

TURLUBEK.

Hein? Qu'est-ce que vous dites donc?

AZOLIN.

Non, quand on aime.

TURLUBEK.

Oui, mais quand on n'aime pas!

AZOLIN.

Mais périr sans la sauver, sans arracher Brind'Amour au malheur!

TURLUBEK, *effrayé.*

Ah! mon Dieu, baissez vous!... il y a là bas des géans qui sont hauts comme des minarets... s'ils allaient nous apercevoir... impossible de nous cacher... pas une caverne, pas un fossé... pas seulement un trou de souris... chez les géans, ça me suffirait... ah! petit Homme Rouge... sauve au moins le prince Azolin...

(Une masse de rochers en face du public se développe, et présente l'aspect d'une chaumière devant laquelle se trouvent deux pâtres assis et tenant leur houlette.)

TURLUBEK.

Ah! regardez-donc!... une chaumière!

AZOLIN.

Que vois-je?..

TURLUBEK.

Voilà-t-il des maçons habiles?.. merci! petit lutin... si jamais je fais bâtir tu seras mon architecte. Entrez la dedans, Monseigneur.

AZOLIN.

Viens avec moi.

TURLUBEK.

Non, je reste dehors pour vous donner le bulletin de la bataille, le bulletin de la grande armée, c'est le cas de le dire.

(Le prince entre dans la chaumière.)

SCÈNE VII.

TURLUBEK, *il regarde la chaumière.*

Pendant que le petit Homme Rouge était en train, il aurait bien pu nous faire autre chose qu'une masure. Pour moi, c'est bien; mais pour un prince... c'est mal (*La masure se transforme en un joli petit palais et les deux pâtres sont métamorphosés en soldats portant la hallebarde.*) Allez!... v'la la cabane changée en palais!... à la bonne heure.

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

Et les bergers en habit de parade,
 Au lieu d'houlette, un' lance sur le dos;
 Ils sont tout fiers d'être montes en grade,
 D' garder un prince au lieu de leurs troupeaux.
 Mais c't avantage, à mes yeux, est fort mince,
 J' suis philosophe et je l' dis sans façons :
 Y a plus d'honneur, p't-être, à garder un prince,
 Mais plus d'bonheur à garder les moutons;
 Oui, le plus sûr est de garder les moutons.

LES GÉANS; au dehors toujours à travers les porte-voix.
En avant!... marche!...

TURLUBEK.

Il me semble que les troupes font un mouvement pour s'avancer... diable! si quelque sentinelle aperçoit le petit palais, on se doutera de quelque chose... je crois qu'il aurait mieux valu garder la chaumière. (*Le palais redevient une masure, les gardes redeviennent des pâtres et rentrent.*) Là... ça saute moins aux yeux, et pourtant je pense encore à une chose... cette maison qui est sortie de dessous terre, les employés du cadastre, les percepteurs des contributions n'auraient qu'à la voir, ils se douteraient qu'il y a quelque chose là dessous... toute réflexion faite, il vaudrait mieux un rocher tout nud... (*La chaumière redevient un rocher.*) Ah! à la bonne heure... le prince est tout à fait à couvert... le voilà logé comme un lézard. (*Grand bruit extérieur, les géans commencent à manœuvrer.*) Oh! là là... il paraît que la bataille va commencer; les v'là qui défilent... Dieu de Dieu! sont-ils grands! on dirait une armée toute de tambour-majors... je suis curieux de voir la cavalerie, dans ce pays-ci les hommes doivent être à cheval sur des éléphants au moins... (*Charge de géants. On se bat. Bruit épouvantable, mêlée, cliquetis, etc.*) Ah! v'là la bataille en train!... Comme ils descendent la garde... cependant je ne vois pas contre qui qu'ils se battent... je parie que c'est le petit Homme Rouge, qui leur en fait voir de grises... allez, pif! paf! pouf! ramasse ton bras, tiens bien ton bonnet, cours après tes jambes. Bravo! c'est cela, enfoncé les géans? Dieu! que ça donne de mal, une bataille!... faut que j'emporte une paire de leurs bottes par curiosité, je mettrai ça sur ma cheminée en guise de magots. (*Il revient en portant quatre énormes bottes à l'écuyère et les pose l'une à côté de l'autre.*) Voilà de quoi monter un magasin! je pourrai me mettre bottier en grand. Ces soldats là étaient sur un bon pied, il ne devaient pas reculer d'une semelle. (*Il rit en regardant les bottes.*) Oh! une idée! si j'allais ramasser une tête et puis que j' la pose sur une paire de bottes, ça reprendrait peut-être; qui sait? Essayons... (*Il apporte des têtes volossales qu'il pose sur les bottes.*) Quelles drôles de mines!... vous êtes vexés, mes petits géans! mais que je suis bête... v'là que je parle à des bottes. . si elles me répondaient, ça serait de fameux cuirs! Attention!... tête à gauche!... (*A ces mots, les deux têtes se tournent du côté gauche.*) Dieu de Dieu!.. je n'en peux plus de frayeur... Au secours!.. ah! là là!... à moi!.. à la garde!..

CHOEUR DES BOTTES.*Air de Fernand Cortez.*

En avant! suivons-le, marchons,
 Courons à toutes jambes;
 Sur ses traces marchons,
 Marchons, courons, volons.

TURLUBEK.

Ah! Dieu, ayez pitié!...
 Plus que moi les v'là tous ingambes!
 O bottes! par pitié,
 Ne m' donnez pas d' coups d' pié!

LES BOTTES.

Courons, volons, marchons!
 Marchons, courons à toutes jambes.

(D'autres bottes et d'autres têtes sont sorties des coulisses et se joignant aux deux premières, chantent le chœur et poursuivent Turlubek, qui se sauve en poussant des cris affreux. — Le théâtre change et représente une étable bien sale, bien délabrée.)

SCÈNE VIII.

LE FERMIER, puis **BRIND'AMOUR**, affublée d'une grande peau noire.

LE FERMIER, criant à la cantonnade.

Allons donc, fainéante!... m'entends-tu? peau noire? v'là qu'il pleut à noyer mes bestiaux... rentreras-tu?

BRIND'AMOUR, au dehors.

Me voici, not' maître.

(On voit entrer par la gauche des vaches, des moutons, des chèvres, qui traversent l'étable et sortent par la droite. Brind'amour paraît la dernière. Elle est vêtue en pauvre paysanne. Laide et méconnaissable sous la vilaine peau qui la couvre; elle tient une houlette de bergère à la main.)

LE FERMIER.

Arrive donc, mal peignée!... paresseuse! endormie! fainéante!... le soleil est couché, il y a une demi heure que toutes les bêtes devaient être rentrées et toi avec.

BRIND'AMOUR, affectant le ton d'une villageoise.

Ne me grondez pas, not' bourgeois, il tombait une averse terrible... et je m'étais mise à l'abri sous les grands châtaigniers.

LE FERMIER.

C'est ça. Indolente! Si le tonnerre était tombé, il pouvait me

tuer deux ou trois vaches. Ces paysannes sont plus bornées que leurs animaux ! ne sais-tu pas que les arbres attirent le feu du ciel ?

BRIND'AMOUR.

Dame... je ne savais pas ça. Quand on n'a pas l'habitude d'être paysanne...

LE FERMIER, *riant*.

Comment ! pas l'habitude?... qu'est-ce que tu étais donc auparavant ?

BRIND'AMOUR, *à part*.

J'allais m'oublier!... (*Haut.*) Je veux dire que j' n'ons pas l'accoutumance d'être bergère... de mener paître les bêtes, not' maître.

AIR : *Je suis la petite bergère.*

Avant que j' ferm' la bergerie,
Avez-vous compté vos troupeaux ?

LE FERMIER.

Ma femme est là dans l'écurie,
Qui compt' ses bœufs, ses brébis, ses taureaux.
Pour son bétail ses soins n'ont point de bornes;
La seconder est dans mon intérêt.
S'il lui manquait seul'ment un' bête à cornes,
C'est à moi quell' la r'demand'rait. (*bis.*)

Mais c'est assez bavarder ; il faut traire la grande rouge, et faire la litière. Allons, maugrebleu ! sans barguigner... tu ne sais donc rien faire ?

BRIND'AMOUR.

Hélas ! je ne sais que souffrir.

LE FERMIER.

Ta ! ta ! ta ! pas de grands mots, et un peu plus de besogne. Travaille ! je vas chercher ton souper.

(Il sort un moment. Brind'amour s'assied sur un escabeau, va traire une vache rouge qui est à l'entrée de l'écurie à droite, et remplit de lait une terrine.)

LE FERMIER, *rentrant*.

Allons, c'est bien... tiens voilà ton souper...

(Il lui jette un morceau de pain noir.)

BRIND'AMOUR.

Je vous remercie... (*Le fermier va sortir avec sa terrine.*)
Not' maître?...

LE FERMIER.

Eh ! ben ! quoi qu'c'est encore ?

BRIND'AMOUR , regardant le pain qu'elle a ramassé.

Le mauvais temps m'a empêché de cueillir quelques fruits... si vous vouliez me permettre de prendre un peu de lait... j'ai bien soif.

LE FERMIER.

Il y a de l'eau au puits... c'est plus sain... ça donne aux jeunes filles le teint frais et de belles couleurs. D'ailleurs c'est assez bon pour toi.

BRIND'AMOUR.

AIR : *T'en souviens-tu ?*

Tant de rigueur a droit de me surprendre ;
Vous m' refusez un peu de lait !... pourtant
Quand j' suis aux champs je pourrais vous en prendre ;
Mais la probité m' le défend.

Allez, Monsieur, n' faut mépriser personne ,
Sous des haillons l'honneur peut ben parler.
Le pauvre honnête sait attendr' qu'on lui donne ,
Et meurt de faim plutôt que de voler.

LE FERMIER , prenant la terrine.

C'est bon, c'est bon !... tâche de te lever demain avant le jour... entends-tu?... bonne nuit , peau noire.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

BRIND'AMOUR.

Hou ! le vilain homme... il a le cœur aussi dur que son pain... mais enfin , je suis bien forcée de supporter ses mauvais traitemens. Dans cette triste condition , j'ai espéré que j'échapperais aux agens du roi, aux recherches que lui même a dû faire. (*Elle s'aperçoit que la porte est restée ouverte, et va fermer le loquet.*) Si ce méchant fermier savait mon secret je serais perdue !... que sera devenu mon pauvre Turlubek ? je n'ai pu en avoir aucune nouvelle. Heureusement que j'ai là ; un petit compagnon , qui ne m'abandonne pas dans ma solitude... viens , mon cher petit, viens... (*On voit paraître un petit agneau blanc, elle s'assied et le caresse.*) Oh ! qu'il est gentil !.. tu me connais, toi... tu m'es attaché, toi... n'est-ce pas ? ça me fait toujours quelqu'un à qui parler ! et puis il ne me quitte pas. Allons mon petit Robin, nous allons souper tête à tête... du pain noir, et voilà tout... je voudrais bien avoir autre chose, je t'en donnerais la moitié !.. triste repas pour une princesse... Ah ! quand je pense comme j'étais servie à la cour ! souvent je n'avais pas faim... aujourd'hui je trouverais

tout bon !... (On voit paraître un petit couvert bien servi. Nappe, flambeaux, cristaux, vaisselle plate, mets délicats.) Que vois-je ? ah ! quel plaisir !... le petit Homme rouge serait-il par là ? m'aurait-il entendu ?... que je le remercie !... il sert encore plus vite que les officiers de la bouche du roi !... le joli souper que je vais faire !... (Reculant.) Oh ! mais c'est impossible... vêtue comme une mie souillon, comme une mendicante, je ne puis m'asseoir à une table de reine. Je ne suis pas coquette, mais vraiment par égard pour les personnes qui nous traitent, j'aurais besoin d'être mise décemment... (Une psyché paraît à droite, une jolie toilette à gauche. La princesse y prend un riche habillement qu'elle examine avec surprise.) Tiens !... oh ! que c'est joli ! mais quel domnage de poser toutes ces belles choses sur ce vilain escabeau ! (Son escabeau se change en un siège élégant.) Ah !... c'est plus gentil !...

(Elle pose ses vêtements sur le siège, se déshabille et se pare en se mirant dans la psyché.)

AIA : *De la Coquette.*

Sans être coquette,
 Devant un miroir,
 En riche toilette,
 On aime à se voir.

La glace polie,
 Semble dire, hélas !
 Que je suis jolie,
 Mais je n'y crois pas.

Quel éclat extrême !
 Et personne ici..
 Si celui que j'aime
 Me voyait ainsi...

Que cette toilette,
 Devant un miroir,
 Sans être coquette,
 Fait plaisir à voir !

La parure entière,
 Le bandeau virginal...
 Pour une bergère
 Je ne suis pas mal...

Triste, solitaire,
 Et loin des galans,
 Je puis bien me faire
 Quelques compliments.

Quand on est coquette,
 Devant un miroir !...
 Même étant seulette,
 On aime à se voir.

Ah ! quel dommage !... personne... si le prince Azolin pou-

vait m'apercevoir au moins ma toilette ne serait pas perdue!...

SCÈNE X.

AZOLIN, BRIND'AMOUR.

(Le fond de l'étable s'ouvre dans le milieu et laisse voir une grande glace sans tain, sur laquelle se dessine la figure du prince qui arrive en montant sur un plan incliné, c'est-à-dire qu'on ne voit d'abord que le sommet de sa tête et qu'il grandit à vue d'œil à mesure qu'il avance.)

AZOLIN.

Chère Brind'amour ! je n'aurai jamais d'autre épouse que toi.

BRIND'AMOUR.

Bien vrai ?

AZOLIN

Je le jure !

DUO.

Air d'Amour et Mystère.

ENSEMBLE.

Pourquoi n'est-ce qu'un songe ?

Objet de mes amours !

Ah ! que ce doux mensonge

Puisse durer toujours !

BRIND'AMOUR.

Envain ici de ta présence,

On cherche, hélas ! à me bannir ;

Gardons au sein de la souffrance

L'espoir d'un bonheur à venir...

L'espoir d'un plus doux avenir.

ENSEMBLE.

Adieu ! ce n'est qu'un songe,

Objet de mes amours !...

Ah ! que ce doux mensonge

Ne dure-t-il toujours ?

(Elle va pour s'avancer, le tableau magique disparaît.)

SCÈNE XI.

BRIND'AMOUR.

Disparu !... déjà... Ah ! tant pis !... mais c'est égal... je suis heureuse et maintenant que je l'ai vû, je puis faire honneur

à ce beau repas, il me semble que je ne souperai pas seule!...
cè sera un tête à tête en idée.

(Elle se met à table. Au même instant on entend un chœur
aérien chanté par des voix de femmes et accompagné
de sons harmonieux.)

Quelle douce harmonie !

CHOEUR.

AIR de la *Dame Blanche* (Chœur d'Avenel).

Chantons,
Chantons
D'une princesse belle et sage,
Chantons
Les amours et le mariage...
Que tous les biens soient leur partage,
Fassent les Dieux,
Qu'ils soient heureux !

BRIND'AMOUR.

Dans une étable,
Plaisirs brillans ;
A cette table,
Des courtisans...
Douce harmonie
Fais trêve à ma douleur !
Ta mélodie,
Douce et chérie,
Charme mon cœur.

CHOEUR.

Chantons, etc.

Ces voix mystérieuses parlent de mariage... celui que je désire se fera-t-il jamais? Tant que le roi vivra il me persécutera, j'en suis sûre... si le Prince, conduit par Turlubek, vient une seconde fois lui demander ma main, il est capable de le faire mourir... mais ce n'est pas dans une étable qu'il viendra me chercher pour me placer sur le trône!... ah! quelles tristes pensées!... allons, il faut tâcher que le sommeil me fasse oublier... mais je vais chiffonner mes beaux vêtements, en me couchant comme à l'ordinaire!... ah! sur ce siège.

(Elle s'assied et s'endort sur le petit fauteuil.)

SCÈNE XII.

LE PETIT HOMME, BRIND'AMOUR, *assise.*LE PETIT HOMME, *sortant d'un des tiroirs de la toilette.*
Elle dort...

(Il fait un signe avec sa béquille, le couvert disparaît, la table se transforme en un lit magnifique en soie et argent avec un riche baldaquin soutenu par des amours et surmonté d'un panache blanc. Les rideaux du fond sont fermés. L'aspect de la décoration qui représentait l'étable a changé aussi et offre un boudoir du meilleur goût et de la plus grande élégance.)

Très-bien. Voilà une chambre à coucher digne d'une jolie femme.

AIR : *Ce mouchoir, belle Raymonde.*

Que son bonheur se prolonge,
Usons de notre pouvoir,
Et montrons-lui dans un songe,
Du plaisir l'heureux espoir.
Joyeux enfans d'Idalie,
De ses nuits charmez le cours;
Il faut que femme jolie
S'endorme avec les amours.

(Des amours voltigent ça et là ; les uns soutiennent des lampes d'albâtre, d'autres jettent des feuilles de roses et des pavots sur le lit où la princesse endormie est placée par de petits génies aux ailes de papillon.)

CHOEUR.

Chantons, etc.

(La princesse endormie laisse entendre plusieurs fois le nom d'Azolin.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.



Un jardin fermé par une terrasse d'où l'on découvre la mer.



SCÈNE PREMIÈRE.

BARBAROK, seul dans un joli kiosque à jour, est étendu sur un divan à la manière des orientaux ; il fume en regardant du côté de la mer.

Il faut convenir que la feuille appelée vulgairement tabac, est une découverte admirable!... d'autant plus que les personnes qui ne l'aspirent point par la bouche, peuvent la respirer par le nez... moi, je ne prise que du tabac à fumer... je ne blâme pas ceux qui le prennent en poudre, je respecte toutes les opinions. Les plus grands hommes de l'antiquité ont fumé. Salomon fumait du serpolet, Mahomet bourrait sa pipe avec des feuilles de roses... Denys-le-Tyran se servait de petite sauge, et le roi Dagobert fumait sans pipe. Moi, c'est tout bonnement du tabac de la Havanne, que je fais venir de la civette, près le Palais-Royal à Paris. Je suis aujourd'hui dans mes humeurs noires... j'ai besoin de distractions... de délassemens... appellons mes esclaves... ou mes sujets c'est la même chose... (*Il appelle.*) Esclaves... hola! ho! hé!... (*Il se lève et frappe du pied.*) Esclaves!..

SCÈNE II.

BARBAROK, UNE JEUNE ESCLAVE, ESCLAVES.

(Ils arrivent en chantant.)

CHOEUR.

Air de la Polichinelle.

Gai, gai, nous v'là not' maître,

Gai, gai, que voulez-vous?

Gai, gai, fait's nous connaître,

Gai, gai, quels sont vos goûts?

BARBAROK, d'une voix forte.

Gai, gai, qu'est qu' ça veut dire?...

Gai, gai, parlez plus bas...

Gai, gai, que j' vous voi' rire,

Gai, gai, je n' plaisante pas.

LES ESCLAVES, à voix basse et tristement.

Gai, gai, nous v'là not' maître, etc.

BARBAROK, *d'un ton courroucé.*

Je voudrais bien savoir, de quel droit on se permet d'être folichon sans ma permission.

UNE JEUNE FEMME.

Pardon, Seigneur...

BARBAROK.

Si on laissait aller ses sujets, on verrait de belles choses. Parce que ces drôles-là payent des impositions, labourent la terre, et se font tuer pour nous, ils s'imaginent que nous ne pouvons pas vivre sans eux.

LA JEUNE ESCLAVE.

Nous n'avons pas cru te manquer de respect.

BARBAROK.

Je l'espère bien... si jamais l'un de vous me manquait... je ne le manquerais pas. Allons, esclaves, rangez-vous tous en file!... en haie. (*A la jeune fille.*) Pourquoi pleures tu, toi... petite camarde?

LA JEUNE ESCLAVE, *timidement.*

C'est que je suis fâchée de t'avoir déplu.

BARBAROK, *lui passant la main sur la joue.*

C'est bien. Du moment que tu en es fâchée, ne pleure plus, tu ne m'as plus déplu. (*Ici les esclaves commencent une danse. Quand ils ont figuré quelques pas, Barbarok les arrête.*) Qu'est-ce que vous dansez là?.. La Caravanne? C'est vieux, c'est rococo!.. autre chose!.. (*Les esclaves essaient une autre danse. Barbarok les arrête encore.*) Assez!... Le premier qui fait un pas de plus, je lui casse une jambe. Comment, à vous tous, vous ne me trouverez pas une danse gracieuse, voluptueuse, amoureuse, vaporeuse?...

BALLET.

BARBAROK, *qui s'était endormi se réveille au final.*

Eh bien! qu'est-ce que vous faites-là? je vous avais dit de danser.

LA JEUNE ESCLAVE.

C'est ce que nous avons fait, Seigneur.

AIR : *Vaudeville du dîner de garçons.*

Que voulez-vous que nous fassions.

Grand prince, pour vous satisfaire?

A bien danser nous essayons,

Et nous ne pouvons pas vous plaire.

BARBAROK.

Il faut encor recommencer.

LA JEUNE ESCLAVE.

Mais, Seigneur, je vous le répète,
Nous n'savons sur quel pied danser.

BARBAROK.

Vous n'savez sur quel pied danser ?..
En ce cas, dansez sur la tête, (*bis.*)

LA JEUNE ESCLAVE, *baissant les yeux.*

Sur la tête, Seigneur...

BARBAROK.

Oui, sur la tête. Cela t'effraye, jeune fille. (*Il rit.*) Ah! ah!..

LA JEUNE ESCLAVE.

Mais, Seigneur...

BARBAROK, *à part.*

Je sais bien que ce ne sera pas très-moral... mais... bah!...
n'importe... ce sera du ridicule... de l'absurde... du roman-
tique... c'est la mode aujourd'hui.

(A l'instant les mêmes esclaves qui passent derrière le
kiosque, se renversent et exécutent un pas de qua-
tre, la tête en bas. Barbarok paraît prendre beau-
coup de plaisir à cette danse grotesque.)

AIR du Médecin turc.

Tra la, la, la, la, la, la, la,
Cette danse est neuve et légère,
On fait des pas avec les mains.
Tra la, la, la, la, la, la, la,
En dansant de cette manière,
On n'use pas ses escarpins.
Tra la, la, la, la, la, la, la.

C'est bien. Je suis content de vous... d'autant plus que la
position n'était pas commode. Comme le sang a pu vous
descendre à la tête, vous direz à mon médecin qu'il vous
fasse mettre les pieds à l'eau avec une poignée de sel gris.

(Les esclaves qui dansent sur la tête rentrent et
reparaissent sur le théâtre.)

LA JEUNE ESCLAVE, *qui a regardé du côté de la mer accourt.*

Prince! Prince!

BARBAROK.

Quoi... qu'y a-t-il?

LA JEUNE ESCLAVE.

Tu nous avais recommandé de te signaler le premier vais-
seau qui paraîtrait à l'horizon... il me semble en voir un là
bas!... là bas.

BARBAROK, remontant la scène.

Un vaisseau en pleine mer!... c'est étonnant. Voyons, donnez moi ma longue-vue, allons donc!... (*L'esclave lui apporte sa longue-vue qui était dans le kiosque.*) effectivement... je crois apercevoir dans l'éloignement un vaisseau qui n'est pas plus gros qu'un oiseau mouche. Consultons mon grimoire. Allons, mon grimoire!... (*On le lui donne.*) Grands Dieux! qu'y apprends-je... qu'y vois-je!.. qu'y lis-je? veillé-je ou dors-je? ce livre m'annonce que le prince Azolin mon rival, et Turlubek sont dans ce navire!

TOUS.

Le prince Azolin?

BARBAROK.

Oui, je sens toute ma fureur se raminer!... malédiction! damnation! désolation! abomination!.. Enfer! Satan et tout le bataclan! maudit Azolin! tu la goberas aussi vrai que je m'appelle Barbarok. J'ai le génie des orages dans ma manche... Nous allons traverser tes projets.

AIR de Marianne.

Oui, ma vengeance est toute prête,
Et puisque j'en ai le pouvoir,
Suscitons vite une tempête.
Dans un moment puisses-tu voir...
Ton beau navire,
Que le vent déchire,
Tes mats cassés
Et tes ancres brisés.
Puisse la foudre
Réduire en poudre,
Tes artimons,
Tes agrès et tes ponts...
J'vais t'prouver
Avec ce grimoire,
Qu'impunément on n' peut m' braver,
Et que la mer à soulever,
N'est pas la mer à boire.

(Il se promène en furieux.)

Divinités qui présidez aux ouragans, aux orages, aux tonnerres, aux éclairs, aux tremblemens de terre, enfin à toutes les petites gentilleses du même genre, voulez-vous avoir la bonté de commencer votre charivari?

(Le ciel se couvre d'épais nuages d'où partent des éclairs et la foudre; on entend le mugissement des vagues, le sifflement des vents et la pluie qui tombe.)

BARBAROK, se frottant les mains.

Bravo!... bravi!... brava!.. voilà des rassemblemens de

nuages... des émeutes d'éclairs... les flots se révolutionnent... les horreurs commencent... nous allons rire comme des bossus.

(Les esclaves qui ont une frayeur mortelle, se blottissent les uns contre les autres. L'orage est à son comble; le kiosque, la mer, le jardin, Barbarok, les esclaves, tout disparaît au milieu de ce conflit des élémens. On voit le petit Homme rouge qui traverse les nuages. Le théâtre change et représente une chambre très-simple de deux plans.)

SCÈNE III.

BARBAROK, LUSTUCRU.

LUSTUCRU, *en barbier.*

Comment, Prince, c'est possible!..

BARBAROK.

Oui, mon cher. Enfoncé! mon enchanteur m'a mis dedans comme frère Laurent... une puissance plus conséquente que la mienne a permis que le vaisseau qui portait le traître Azolin et l'infâme Turlubek s'arrêtât à la vue du port et résistât à la tempête que j'avais commandée... et cependant elle était bien gentille *ma tempête.*

LUSTUCRU.

Savez-vous que votre enchanteur se conduit fort mal. Est-ce que vous lui conserverez ses pensions?..

BARBAROK.

Que veux-tu? avec ces gaillards-là, il faut encore filer doux... ils n'auraient qu'à me faire quelque farce.

LUSTUCRU.

Quelle farce voulez-vous qu'il vous fasse, Prince?

BARBAROK.

Eh! mon Dieu!.. que sais-je, moi?.. ils n'auraient qu'à me faire une révolution dans mes états... dire à mes sujets de me demander une constitution.

LUSTUCRU.

Vos sujets ne pensent pas à ça.

BARBAROK.

Ah! ah!.. il ne faut pas se fier aux peuples... Ils sont malins comme des singes. Présent ils veulent être libres.

LUSTUCRU.

Quelle bêtise!

BARBAROK.

Certainement, c'est une bêtise, mais ne parlons plus politique.

LUSTUCRU.

Sire, vous m'avez ordonné de prendre aujourd'hui mon costume de barbier, dans quelle intention? est-ce pour vous faire la barbe?

BARBAROK.

Misérable!... par Mahomet, tu sais bien qu'auprès de ma personne ce n'est qu'un titre qui te vaut six mille séquins. Il faut bien que j'imite mes honorables collègues.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

On dit qu'en Europe, les rois
Ont des favoris par douzaine,
Qui prennent tous les bons emplois,
Et laissent aux autres la peine.

LUSTUCRU.

Oui, j' sais qu' dans vot' gouvernement,
A vingt-sept emplois je fais face.

BARBAROK.

Tu touch's tous les appointemens,
Et tu n' fais pas un' seule place, (*bis.*)

Ça, je disais donc que le prince Azolin et Turlubek sont débarqués dans cette île... J'en suis enchanté!.. j'espère m'en rendre maître par force ou par ruse. En attendant que l'on jouisse dans mes états de la liberté individuelle, si je mets la main sur son individu, il me le paiera... Par exemple je donnerais quelque chose pour qu'il osât pénétrer dans l'appartement de la princesse...

LUSTUCRU.

C'est bien facile. Il n'y a qu'à laisser les portes ouvertes.

BARBAROK.

C'est ce que j'ai fait.

LUSTUCRU.

Oui, mais puisque la princesse n'y est plus?

BARBAROK.

C'est égal. Tu sais que nos lois sont atroces pour ceux qui osent mettre les pieds dans la demeure de l'innocence... si je pouvais pincer mon gaillard chez ma belle-fille, je le ferais juger séance tenante.

LUSTUCRU.

Mais que ferez-vous de ce misérable Turlubek?

BARBAROK.

Lui? c'est un apprenti conspirateur, je le ferai conduire ici par enchantement, et c'est toi, mon ami, qui l'occiras à la faveur de l'obscurité.

LUSTUCRU.

Quoi, Sire, l'occire...

BARBAROK.

Oui. C'est par toi qu'il sera occis.

LUSTUCRU.

Oh! que non...

BARBAROK, *criant*.

Oh! que si!

LUSTUCRU, *à part*.

Oh! que non!

BARBAROK.

Occis!.. Une petite trappe bien gentille construite dans cette salle basse le fera disparaître... Alors, ni vu, ni connu.

LUSTUCRU, *à part*.

Je t'embrouille.

BARBAROK.

Allons, Lustucru, mon garçon, à la besogne.

(On entend une voix au dehors, c'est Turlubek qui chante.)

Or, écoutez petits et grands,
Mes malheurs et mes accidens.

LUSTUCRU.

C'est la voix de Turlubek; que diable chante-t-il là?

BARBAROK.

Il chante l'air *des Pendus*, en attendant. Au revoir, cher ami, arrange bien ma petite affaire. Si je suis content de toi, je t'enverrai le cordon.

LUSTUCRU.

Le cordon de montre?

BARBAROK.

Non, le cordon avec lequel....

(Il fait le geste d'un homme qui s'étrangle, et il sort.)

LUSTUCRU, *à part*.

Merci! Il est atroce, ma parole d'honneur!

TURLUBEK, *au-dehors*.

Or, écoutez, petits et grands,
Mes malheurs et mes accidens.

SCÈNE IV.

TURLUBEK , LUSTUCRU.

TURLUBEK, *entre comme un homme ivre , et sous l'empire d'un pouvoir fantastique.*

C'est drôle, je ne sais plus où je vas, ni où je suis. Je fais des zig zag en marchant comme si j'avais bu, et je n'ai rien pris depuis ce matin... Où suis-je ici? chez le seigneur Azolin?.. ou bien chez la princesse Brind'amour.... (*Il aperçoit Lustucru.*) Pourriez-vous me dire par hasard dans quelle rue je suis, s'il vous plaît?

LUSTUCRU.

Vous n'êtes pas dans une rue, imbécille, vous êtes chez le barbier du prince Barbarok.

TURLUBEK.

Chez le barbier du prince Barbarok!.. diable!.. (*A part.*) C'est pas le plus beau de mon affaire; mais c'est égal, le Petit Homme rouge ne m'abandonnera pas.

LUSTUCRU.

Est-ce que vous venez pour parler au prince?

TURLUBEK.

Moi? du tout. Je n'ai rien à lui dire à M. Barbarok, et je m'en vas.

(*Il va pour sortir.*)LUSTUCRU, *l'arrêtant.*

Un moment. On ne peut pas sortir.

TURLUBEK.

Comment, on ne peut pas sortir?.. Du moment qu'on est entré, il me semble qu'on peut toujours sortir? Allons, pas de bêtises, le seigneur Azolin m'attend.

LUSTUCRU.

On ne sort pas d'ici avant d'avoir été rasé.

TURLUBEK.

Rasé?.. En voilà une dure!...

LUSTUCRU, *le saisissant au collet.*

Pour le coup... comme vous dites...

TURLUBEK.

Ah! là! là! là! ne serrez pas tant! je ne veux pas être rasé.

LUSTUCRU.

Pourquoi?

TURLUBEK.

Parce que vous êtes le barbier du prince Barbarok , et que je crains les coupures.

LUSTUCRU.

Bah! bah! ôtez votre veste.

TURLUBEK, *effrayé.*

Pourquoi faire?

LUSTUCRU, *criant.*

Otez votre veste.

TURLUBEK.

Il n'est pas l'heure de se déshabiller.

LUSTUCRU, *lui montrant un grand fauteuil.*

Vous voyez ce fauteuil?

TURLUBEK.

Oui. Après?

LUSTUCRU.

Vous allez vous asseoir dedans.

(Il va chercher ses ustensiles.)

TURLUBEK.

M'asseoir! je ne suis pas las... j'ai été toute la journée en voiture... je veux dire en vaisseau.

LUSTUCRU, *revenant avec un plat à barbe et une savonnette.*

Mettez-vous donc là, quand on vous le dit.

TURLUBEK, *se fâchant.*

Voyons, ne poussez pas! ne poussez pas!..

(Il s'assied dans le fauteuil. Alors le barbier se place devant Turlubek pour lui attacher une serviette au cou. Celui-ci disparaît. Lustucru savonne à sa place une figure fantastique qui ressemble à Turlubek.)

LUSTUCRU *pose le plat à barbe par terre et tire de sa ceinture un long rasoir.*

(*A part.*) Je le tiens... Ah! mon ami Turlubek, tu vas être rasé pour long-temps.

TURLUBEK, *dans la salle, à la première galerie.*

Prenez garde de me couper!

LUSTUCRU, *se retournant vivement.*

Hein? comment vous êtes là, vous?.. Mais qui est-ce que

je rase donc ? par où diable est-il passé ? Est-ce que vous êtes fou ? Allons, venez... ne faites donc pas l'enfant.

(Il tend la main Turlubek pose le pied sur la barrière qui sépare l'orchestre public de l'orchestre des musiciens ; il tombe en voulant enjamber et disparaît dans la grosse caisse qu'il crève.)

LUSTUCRU.

Voyons, donnez-moi la main... où diable vous êtes-vous fourré ?

TURLUBEK, *passant son bras par le trou du souffleur.*

Me voilà !

(Un bras vêtu comme celui de Turlubek sort du trou du souffleur ; le barbier le tire de toute sa force, ce bras s'allonge à l'infini.)

LUSTUCRU.

Diable ! je ne savais pas qu'il eût le bras aussi long ! mon cher Turlubek !

(En ce moment Turlubek paraît dans une baignoire opposée.)

TURLUBEK.

Que voulez-vous ?

LUSTUCRU, *le cherchant des yeux.*

Où êtes-vous ? dans une loge grillée ?

TURLUBEK.

Non !... j'aurais trop chaud. Je suis dans une baignoire, c'est plus frais.

LUSTUCRU.

Vous allez vous noyer, cher ami ! venez donc par ici. (*Il l'aide à sortir de la baignoire d'avant-scène à droite.*) Ah ! je vous tiens enfin... vous m'avez donné assez de mal... diable d'homme ! (*Il lui tient la main fortement.*) Vous ne m'échapperez plus.

TURLUBEK.

Définitivement, j'ai réfléchi, je ne me ferai pas faire la barbe aujourd'hui.

LUSTUCRU, *le tenant toujours.*

Comme vous voudrez. Mais si le Prince paraissait, vous ne pourriez vous montrer à sa vue, dans un pareil état... (*A part.*) Ne le laissons pas échapper... (*Haut.*) Je vais vous conduire dans la grande salle du palais, vous y trouverez des rafraîchissements et des habits plus convenables.

TURLUBEK.

Je ne serais pas fâché de prendre quelque chose... un verre

de vin d'Alicante, une croûte de pâté, une douzaine de meringues, des pommes de terre à l'huile.

(Turlubek passe le premier, Lustucru tourne le dos au public et tient la main de Turlubek qui entre à droite. Mais avant qu'il ait disparu tout-à-fait, puisque l'on voit son bras tenu par le barbier, on ouvre la porte de gauche avec bruit, Lustucru tourne la tête, c'est Turlubek qui se montre au public en le narguant. Le barbier lâche le bras, et s'élance vers Turlubek qui l'arrête d'un geste. Une force irrésistible entraîne Lustucru et le fait retourner d'où il vient, c'est-à-dire à droite, quels que soient ses efforts pour se saisir de Turlubek qui rit à se tenir les côtes. Le théâtre change et représente les jardins du palais de Barbarok.)

SCÈNE V.

SIX JUGES RIDICULES, BARBAROK, PLUSIEURS GARDES.

CHŒUR DE JUGES.

AIR : *Dépêchons* (du Fossé des Tuileries).

Nous voilà, (*ter.*)

Pleins de conscience

Et d'indulgence,

Nous voilà, (*ter.*)

S'il faut condamner nous sommes-là!

BARBAROK.

Courageux magistrats, l'illustre Barbarok, (c'est moi, je ne sais pas si vous le savez), vous a ordonné de vous rendre ici en bonnets et en robes. Vous êtes hommes à vous douter de quoi il retourne ?

UN JUGE.

Une obéissance aveugle...

UN AUTRE.

Un dévouement sans bornes...

UN AUTRE.

Une abnégation totale...

BARBAROK.

Messieurs, il ne s'agit pas ici d'une babilole, d'un enfantillage. Un jeune téméraire a osé se faire aimer d'une princesse dont je voulais faire mon épouse. J'ai besoin d'un petit exemple, puis-je compter sur vous ?

PREMIER JUGE, *s'inclinant.*

Une obéissance aveugle...

BARBAROK.

Mon brave homme , vous me l'avez déjà dit deux fois c'est bien assez. Vous savez que personne plus que moi ne respecte l'indépendance des tribunaux ; vous allez donc me faire l'amitié de condamner tout de suite le prince Azolin.

LES JUGES.

Avec plaisir , Seigneur.

BARBAROK.

Très-bien , Messieurs ! j'aime beaucoup votre indépendance. Mettez-y toutes les formes voulues , mais dépêchez-vous , car je suis pressé.

UN JUGE.

Quel genre de supplice ordonnez-vous ?

BARBAROK.

Ça m'est parfaitement égal. On le précipitera tout bonnement du haut de la terrasse ; elle a quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer... Ce serait bien le diable si en faisant un pareil saut... Allons , Messieurs , je vous laisse. Jugez avec conscience , intégrité , impartialité. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

PREMIER JUGE.

Quel aimable Prince ! (*Aux gardes.*) Allez chercher l'accusé , afin que nous le jugions.

(Les gardes sortent.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* BARBAROK.

CHOEUR.

Air : *des Cancans.*

Condamné ,

Condamné ,

Le procès est terminé ;

Condamné ,

Condamné ,

Quel mal ça nous a donné !

SCÈNE VII.

LES MÊMES , LE PRINCE AZOLIN.

LE PRINCE, *arrive entouré de gardes.*

Messieurs , je viens avec confiance devant mes juges , pour répondre à une accusation...

PREMIER JUGE.

Oui, Prince, nous sommes réunis pour vous juger, et nous avons l'honneur de vous annoncer que vous êtes condamné à sauter du haut de la terrasse du château avec tous les honneurs que l'on doit à votre rang.

LE PRINCE.

Je vous remercie, Messieurs. Mais croyez-vous que je sois assez bête pour faire un saut pareil ?

(Ici deux gardes se placent au fond et deux autres à l'avant-scène. Tous les juges sont assis.)

PREMIER JUGE.

Je vais faire exécuter la sentence !

LE PRINCE, *s'emportant*.

Misérables !.. je vendrai chèrement ma vie. Malheur à qui osera m'approcher !

PREMIER JUGE.

Gardes, emparez-vous de sa personne.

LE PRINCE.

Petit Homme Rouge, m'abandonneras-tu ?

SCÈNE VIII.

AZOLIN, LE PETIT HOMME ROUGE, JUGES, GARDES.

(Le petit Homme rouge sort du dossier d'un fauteuil placé au fond, et agite en l'air sa béquille. A l'instant les sièges sur lesquels les juges sont assis s'élèvent à une hauteur de six à huit pieds, de manière que les juges et les gardes sont juchés en l'air. Ils se démenent comme des diables.)

LE PETIT HOMME.

Azolin... suis-moi.

AZOLIN.

Où vas-tu me conduire ?

LE PETIT HOMME.

Là... dans cette tour d'airain.

(En effet une tour d'airain est sortie de terre ; elle n'a point de portes.)

AZOLIN.

Mais comment y pénétrer ?

(Le petit homme fait un geste, et un joli escalier tournant bleu et or s'élève devant la tour.)

LE PETIT HOMME.

Suis-moi !

(Le Prince aidé du petit Homme rouge monte rapidement. Parvenus tous les deux au sommet de l'escalier, ils entrent dans la tour.)

CHOEUR DE JUGES.

Air : du château de mon oncle.

Ah ! c'est une trahison !
 C'est un vrai tour de démon !
 Au secours ! au secours !
 La justice aura son cours !
 On a beau nous insulter,
 Nous vexer, nous molester,
 Nous saurons persister,
 Résister,
 Et protester !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BARBAROK, GARDES.

BARBAROK.

Quel est ce tapage ?

LES JUGES.

Sire, on nous outrage !

BARBAROK.

Dites-moi, qui vous a
 Juchés tous où vous voilà ?

Ma haute justice...

LES JUGES.

C'est un maléfice !

BARBAROK.

C'est payer un peu cher,
 Pour un jugement en l'air.

LES JUGES.

Ah ! c'est une trahison, etc.

BARBAROK.

Ah ça ! me direz-vous enfin ce qu'est devenu mon prisonnier ?

PREMIER JUGE.

Sire, le diable l'a emporté.

BARBAROK.

Emporté ? où ?

LES JUGES.

Dans cette tour !

BARBAROK.

Quelle tour ?.. En effet, elle a poussé comme un champignon ! Je vais m'assurer de la vérité ; mais si vous m'avez trompé, tremblez tous !.. je vous jugerai à moi tout seul, sans appel, et je vous traiterai du haut en bas.

LES JUGES.

Nous ne demandons pas mieux.

BARBAROK.

Soldats ! suivez-moi.

(Il court à l'escalier qui s'enfonce à mesure qu'il y monte, et ils disparaissent ensemble. Les soldats qui ont fait un mouvement, se sont arrêtés et témoignent leur surprise que les juges partagent. La tour tombe et présente un riche tapis oriental bordé de cassolettes remplies de parfums dont on voit la fumée. Le prince Azolin est couché sur un divan entouré d'esclaves. Le petit Homme Rouge est à ses pieds.)

LES JUGES, *du haut de leurs sièges.*

Une obéissance aveugle... un dévouement sans bornes...
une abnégation totale !..

AZOLIN.

C'est bon , c'est bon , Messieurs. Je sais à quoi m'en tenir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.



Un lieu sauvage: à droite, quelques arbres; à gauche, une vieille mesure de laquelle sort une source dont l'eau tombe en cascade dans un ruisseau bordé de joncs.



SCENE PREMIÈRE.

BRIND'AMOUR.

(Elle file sa quenouille sous les arbres à droite; son agneau est auprès d'elle, la tête appuyée sur ses genoux.)

C'est drôle, depuis ce matin je me frotte les yeux... je ne sais plus où j'en suis... hier, je m'endors princesse, aujourd'hui je me réveille paysanne... Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que tout cela veut donc dire?... Est-ce que le petit Homme rouge m'aurait abandonnée?... oh! non... je n'ai rien fait pour mériter sa disgrâce!... tout cela me tourmente... cependant quand je m'affligerai, quand je pleurerai... ça n'avancera rien... je ne suis pas la première princesse que le malheur aura frappée!... c'est égal, je regretterai long-temps mon rêve d'hier.

AIR : *Chante, chante, troubadour, chante.*

J'étais par un doux mariage,
Unie au prince que j'aimais;
Partout l'on me rendait hommage,
Oui, mais aussi je ne pensais
Qu'au bonheur de tous mes sujets.
J'étais bien heureuse, bien fière
De m'asseoir sur un trône brillant.
File, file, pauvre bergère,
File toujours en attendant.

Allons, résignons-nous!... toi aussi, mon bon petit agneau... tu as beau me regarder... dame! il faut que tu te contentes d'une pauvre cabane. Si j'étais restée princesse, je t'aurais fait faire une belle petite étable en marbre blanc avec un râtelier en acajou... je t'aurais mis au cou une jolie sonnette en or, avec de beaux rubans roses... Tu as l'air triste, ça me fait de la peine... sois philosophe, mon pauvre Robin. . (*Ici on entend une espèce de frôlement sur les feuilles.*) Oh! mon Dieu!... qu'est-ce que je viens d'entendre?... on dirait le bruit d'une couleuvre ou d'un serpent...

(Tout à coup un énorme serpent sort du renfoncement d'où vient la source. Il traverse le théâtre. Brind'amour en le voyant jette un cri et s'enfuit à gauche à l'avant-scène.)

SCENE II.

BRIND'AMOUR, UN SERPENT.

BRIND'AMOUR.

Ah !

(La Fée Serpentine, car c'est elle qui a pris la forme d'un serpent, s'arrête au milieu du théâtre.)

SERPENTINE.

N'aie pas peur, mon enfant. Est-ce que tu ne me reconnais pas ?

BRIND'AMOUR, *tremblante.*

Dame, pas beaucoup.

SERPENTINE.

Tu ne reconnais pas Serpentine, ta bonne amie ?

BRIND'AMOUR.

Tiens, c'est vous qui êtes la Fée, monsieur le serpent ?

SERPENTINE.

Oui.

BRIND'AMOUR.

Comment voulez-vous que je vous reconnaisse ?

SERPENTINE.

Il est vrai que j'ai changé de peau.

BRIND'AMOUR.

Je le vois bien.

SERPENTINE.

Oui, mais j'ai toujours le même cœur. Je viens pour te donner des conseils, et te conduire au bonheur que tu as rêvé. J'ai pris cette forme afin d'éloigner les curieux.

BRIND'AMOUR.

Oh ! je crois bien que personne ne sera tenté de venir auprès de vous ! ah ! là ! là ! Si vous ne m'aviez pas parlé, je serais déjà bien loin.

SERPENTINE.

Je vais monter sur cet arbre afin de voir par moi-même, si personne ne peut nous entendre.

(Ici le serpent monte sur l'arbre le plus élevé.)

BRIND'AMOUR, *la suivant des yeux avec intérêt.*

Oh ! ma bonne péri... allez doucement... biendoucement... pardon si je ne vous donne pas la main... prenez garde que le pied vous glisse.

SERPENTINE.

Ne crains rien.

BRIND'AMOUR.

C'est qu'elle marche bien tout de même... Voyez-vous quelqu'un ?

SERPENTINE, *sur l'arbre.*

Non, je ne vois personne... Attends-moi, je descends.

(Le serpend redescend comme il est monté
Brind'amour toujours un peu tremblante se
tient éloignée de l'arbre.)

SERPENTINE.

Approchez... approchez.

BRIND'AMOUR, *toujours à une petite distance.*

Merci... j'aime mieux causer de loin... mais tenez, si ça vous est égal, vous me feriez bien du plaisir de reprendre votre autre forme.

SERPENTINE.

Je le veux bien.

(A peine la queue du serpent a-t-elle disparu dans un buisson qui est au pied de l'arbre, que l'on voit ce buisson s'ouvrir pour laisser apercevoir la fée Serpentine redevenue femme et richement vêtue d'une robe dont l'étoffe rappelle la couleur et la peau du serpent qu'elle vient de quitter. Elle tient une galette qu'elle va offrir à la Princesse.)

SCENE III.

BRIND'AMOUR, SERPENTINE.

SERPENTINE.

Eh bien ! es-tu contente ? m'aimes-tu mieux ainsi ?

BRIND'AMOUR.

Oh ! n'y a pas de comparaison... au moins vous avez une bouche, un nez, une figure, au lieu que tout-à-l'heure...

SERPENTINE, *lui tendant la main.*

Donne-moi la main.

BRIND'AMOUR, *hésitant.*

La voilà... mais n'allez pas redevenir serpent... car je mourrais de frayeur, et puis, ça me faisait de la peine de vous voir vous traîner comme ça.

SERPENTINE.

Je ne suis pas la seule qui marche ainsi.

Aia : *Tout ça passe en même temps.*

Dieu ! que d'animaux rampans,
 Tu pourrais suivre à la trace,
 Les couleuvres, les méchants,
 Les flatteurs à l'âme basse,
 Les amis à double face,
 Les tartuffes, les serpens,
 Et tous les coureurs de place,
 Tout ça rampe (3 fois) en même temps.

BRIND'AMOUR.

Je ne savais pas qu'il y eut autant de reptiles.

SERPENTINE, *lui présentant la galette.*

Tiens, je suis venue t'apporter cela... prends.

BRIND'AMOUR.

Qu'est-ce que cela ?

SERPENTINE.

Une galette que j'ai pétrie moi-même.

BRIND'AMOUR.

Comment ! une Fée comme vous, s'amuse à faire des brioches ?

SERPENTINE, *riant.*

Qu'est-ce qui n'en fait pas aujourd'hui ?... Tu vas l'envoyer tout de suite au prince Azolin. J'ai mis ton anneau dedans.

BRIND'AMOUR.

Mon anneau !... (*Regardant son doigt.*) C'est vrai !... il n'est plus à mon doigt... Comment avez-vous fait ?

SERPENTINE.

Je l'ai pris pendant que tu dormais.

BRIND'AMOUR.

Mais pourquoi l'envoyer au prince Azolin ?

SERPENTINE.

Tu le sauras plus tard. Tu vas écrire au Prince de réunir sur-le-champ les plus belles femmes de son royaume et des états voisins, et de n'épouser que celle dont le petit doigt pourra recevoir cette bague.

BRIND'AMOUR.

Je commence à comprendre.

SERPENTINE.

Écoute vite.

BRIND'AMOUR.

Écrire... avec quoi? comment? (*Un tronc d'arbre se développe près d'elle et présente un joli secrétaire où elle trouve tout ce qui est nécessaire pour écrire. Elle écrit.*) Voilà qui est fait... faut-il signer?

SERPENTINE.

Non, cela serait trop clair. As-tu fini?

BRIND'AMOUR.

Oui, madame la péri... il n'y a plus qu'à cacheter ma lettre.

SERPENTINE.

Qu'est ce que tu cherches?

BRIND'AMOUR.

Une bougie, de la cire.

SERPENTINE, étendant sa baguette.

En voici...

(Paraissent une bougie allumée, de la cire et un cachet.)

BRIND'AMOUR.

Qui va porter ma lettre à présent?.. S'il y avait là un commissionnaire.

SERPENTINE.

Est-ce que tu n'as pas toujours ton messager?.. Le petit Homme-Rouge est à tes ordres!

BRIND'AMOUR.

C'est vrai... que je suis étourdie!..

AIR : *Quel petit homme!*

Bon petit homme,

Viens par ici;

Viens, mon p'tit homme, mon bon petit homme,

Voyez dono comme

Il est gentil,

Le bon p'tit homme,

Le voici!

SCÈNE IV.

SERPENTINE, LE PETIT HOMME, BRIND'AMOUR.

(Brind'amour étend le bras, et jette la lettre au lutin qui traverse rapidement le théâtre porté sur une roue d'or.)

SCÈNE V.

BRIND'AMOUR, SERPENTINE.

BRIND'AMOUR.

AIR : *du petit Courrier.*

Il vole et va comme le vent;

Oh! que j'aime cet équipage!

SERPENTINE.

Tu peux compter que ton message
Sera remis fidèlement.
A toute heure il est à son poste,
C'est vraiment un courrier divin ;
Il va plus vite que la poste,
Et n'ouvre pas un' lettre en chemin.

A présent, sois tranquille, tout ira bien... je ne te quitterai plus.

BRIND'AMOUR.

Je ne demande pas mieux. Il faut que je vous aime bien, pour aller comme ça me promener dans les bois avec un serpent.

SERPENTINE.

J'irai devant toi.

BRIND'AMOUR.

Oui ; j'aime mieux ça.

SERPENTINE.

Allons, ne fais pas l'enfant. Je vais me transformer encore, il le faut ; c'est dans ton intérêt.

BRIND'AMOUR, *se bouchant les yeux.*

C'est-il fait, hein ?

SERPENTINE.

Oui, viens...

(Le buisson se referme. Brind'amour se dispose à sortir par la droite, mais elle recule et s'écrie en voyant ramper le serpent.)

BRIND'AMOUR.

Ah ! mon Dieu ! le voilà encore !

SERPENTINE *à droite.*

Viens donc.

BRIND'AMOUR.

Oui, je vous suis de loin ; mais ne vous retournez pas.

(Elle disparaît à la suite du serpent. Le théâtre change et représente une salle du palais d'Azolin. Tout y semble préparé pour une cérémonie mystérieuse ; dans le milieu est une riche estrade sur laquelle on monte de chaque côté par trois degrés ; sur le dossier en glace, on lit le mot *vérité*.)

SCÈNE VI.

(Chœur bruyant dans la coulisse à gauche.)

AIR : *du Marché de la Muette.*

Ouvrez, ouvrez-nous à l'instant,
Ici le prince nous attend ;
Ouvrez, ouvrez-nous à l'instant,
De nous voir il sera content.
Ouvrez, etc.

AZOLIN ; *il sort d'un appartement à droite.*

Dieu ! quel bruit !.. quelles voix glapissantes ! ce sont sans doute les prétendantes à la couronne qui viennent, d'après l'avis que je leur ai adressé, pour essayer l'anneau que la jeune princesse Brind'amour m'a fait remettre... Il paraît que, malgré les révolutions, il y aura toujours concurrence pour la royauté.

REPRISE DU CHOEUR

Ouvrez, ouvrez-nous à l'instant, etc.

(Azolin ouvre la porte de gauche, une foule de femmes de tous les pays entre brusquement et manque de renverser le prince ; il y en a de vieilles, de jeunes, de laides et de jolies.)

SCÈNE VII.

AZOLIN, effrayé ; UNE FOULE DE FEMMES de différents pays.

CHOEUR.

AIR ; *L'onde s'évapore.*

Puisqu'on nous invite,
Nous accourons vite ;
Dites tout de suite,
Celle qui vous plaira.
Oui, daignez m'apprendre,
Par un mot bien tendre,
Si je dois prétendre
A cet honneur-là !

Prince agréable...
Prince adorable...
Prince admirable...
Prince...

AZOLIN, avec humeur.

Assez, assez.

TOUTES.

Prince équitable...
Et charitable...AZOLIN, *se bouchant les oreilles.*

Allez au diable!

Vous m'étourdissez.

(Toutes l'entourent et reprenent le cœur à tue-tête.)

Puisqu'on nous invite, etc.

AZOLIN.

Silence, Mesdames! Vous êtes nombreuses à ce qu'il paraît?

UNE JEUNE FILLE.

A peu près quinze cents.

AZOLIN.

Quinze cents!.. Mais nous en aurons pour quinze mois.

UNE VIEILLE, *lui faisant une révérence.*

Mon Prince, les femmes d'un certain âge peuvent-elles concourir?

AZOLIN.

Hélas, oui. Malheureusement, je n'ai pas fait d'exception. (*A part.*) Oh! quelle est vieille et laide!

LA VIEILLE.

Merci! Donnera-t-on des numéros?

AZOLIN.

Non, chacune viendra à son tour. (*A part.*) Et je tâcherai que le sien soit le dernier.

LA VIEILLE.

Merci!.. Ah! le joli Prince!

AZOLIN.

Ah! ça, Mesdames, il faut que je vous explique les conditions du concours. Vous voyez cette petite bague?... eh bien, il faudra pour devenir ma femme que l'une de vous puisse la mettre facilement à son petit doigt... Sans cela point de mariage.

LA VIEILLE.

Peut-on voir la bague, mon Prince?

AZOLIN, *à part.*Vieille curieuse! (*Haut.*) Non. On ne peut pas la voir avant de l'essayer. Mais il y a encore une clause, Mesdames. Il faudra, pour espérer de mettre cette bague, avoir été d'une sagesse irréprochable, d'une innocence à toute

épreuve. (*A part.*) Et j'ai un moyen infailible pour m'en assurer.

LA VIEILLE.

Mais c'est de l'arbitraire !

TOUTES LES FEMMES.

Cela n'était pas annoncé dans le programme.

AZOLIN.

Il est bien question de programme !

CHOEUR DE FEMMES.

AIR : *Nos amours ont duré toute une semaine.*

C'est vraiment, (*bis*) une impertinence,
Mesdames, hélas !

Pour nous, quel cruel embarras !

On ne nous avait pas

Parlé d'innocence,

On devait prévenir

Avant de nous faire venir.

(Elles sortent en tumulte.)

SCÈNE VIII.

AZOLIN, *seul.*

Le secret émissaire qui m'a apporté l'ordre de mettre mon trône et ma personne au concours, m'a envoyé en même temps cette estrade magique. Elle a le merveilleux pouvoir de faire connaître au juste, dans un air parlant, le degré de vertu de la personne que l'on y place. Dangereux pouvoir ! je m'en amuserais toutefois si mon cœur n'était pas aussi tendrement occupé.

AIR : *Pour un curé patriote.*

Ça, commençons les épreuves,

Nous allons donc voir ici

Des vertus tout-à fait neuves,

S'il en est dans ce temps-ci.

Sur l'estrade que voilà,

Chaque belle montera :

On verra,

On verra

Sur quel air ça chantera.

Si le jour du mariage,

On voyait en tous pays

S'établir pareil usage,

Je plaindrais bien des maris.

Mainte fille tremblerait
 De voir trahir son secret.
 On riait,
 Comme on riait
 Des aveux qu'on entendrait,
 Et des figures qu'on verrait!

SCÈNE IX.

AZOLIN, UNE PAYSANNE SUISSE.

(Il va la prendre par la main, la conduit sur l'estrade, essaie la bague, on entend l'air : *Va-t'en voir s'ils viennent*, Jean. Azolin congédie la jeune fille qui sort toute confuse.)

SCÈNE X.

AZOLIN, UNE JEUNE LAITIÈRE.

LA LAITIÈRE.

AIR : *Bataille, bataille.*

J'arrive, (*bis*)

Mon prince, je suis en amour

Naïve, (*bis*)

Et sans détour.

AZOLIN.

Tant mieux. Soyez la bien venue.

(*A part.*) Elle me paraît ingénue.

LA LAITIÈRE.

Quoiqu' mon villag' soit près d' Paris,

De la sagess', dans mon pays,

On m' destine le prix.

J'arrive, etc.

AZOLIN.

De quel pays êtes-vous, ma belle ?

LA LAITIÈRE.

Je suis Française.

AZOLIN.

De quel endroit ?

LA LAITIÈRE.

De Fontenay-sur-Bois, près de Vincennes, où c' qu'il y a un château fort et un régiment d'artillerie : tous beaux hommes, mon Prince.

AZOLIN.

Ah ! vous les avez remarqués ?

LA LAITIÈRE.

Oui, mon Prince. J'y passe tous les jours deux fois en allant vendre mon lait à Paris.

AZOLIN.

Vous avez là une singulière coiffure pour une laitière.

LA LAITIÈRE.

C'est que, voyez-vous, je suis sur la liste pour être rosière.

AZOLIN.

Qu'est-ce qu'une rosière, ma belle?

LA LAITIÈRE.

Une rosière? dame, mon Prince, c'est assez difficile à vous expliquer.

AZOLIN.

Voyons, essayez.

LA LAITIÈRE.

Air de Caroline.

Seigneur, c'est un' fille qui doit,
 Parce'que c'est un ancien usage,
 Quelqu'fois par hasard, on en voit,
 Mais c'est rar' surtout au village.
 Faut n'avoir jamais eu d' galans:
 C'est difficil', ça n' se voit guère:
 Pourtant on en nomm' tous les ans,
 Et voilà c' que c'est qu'une rosière.

AZOLIN.

Fort bien. Vous connaissez les conditions de l'épreuve?

LA LAITIÈRE.

Oui, mon Prince, j'ai reçu votre prospectus.

AZOLIN.

Placez-vous donc sur l'estrade.

LA LAITIÈRE.

Volontiers. Pour être princesse, il n'y a rien que je ne fasse.

(Azolin la conduit sur l'estrade et essaie la bague. On entend l'air : *Grenadier, que tu m'affliges!* La laitière paraît fort embarrassée. Elle descend, honteuse, de l'estrade.)

AZOLIN.

J'en suis fâché, ma belle, mais vous avez entendu.

LA LAITIÈRE.

Je vous jure, mon Prince, que je ne sais pas comment ça s'est fait. Je croyais pourtant... c'est bien extraordinaire.

AZOLIN.

Allez, mon enfant, retournez à Fontenay.

LA LAITIÈRE.

Je suis désolée de ça, mon Prince... car vous m'auriez bien convenu.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

AZOLIN, UNE ANGLAISE.

AZOLIN.

A votre tour, vertu britannique. Vous êtes demoiselle?

L'ANGLAISE.

Yès.

AZOLIN, à part.

Diable! voici une Agnès d'un âge un peu avancé. (*A part.*) Elle a la main bien petite... Si par hasard... je frissonne! (*Haut.*) Allons, ma chère Miss, grâce à la liberté dont on jouit dans votre pays, n'avez-vous eu aucun penchant, aucune faiblesse?

L'ANGLAISE.

No.

AZOLIN.

Dans le civil?

L'ANGLAISE.

No.

AZOLIN.

Dans le militaire?

L'ANGLAISE.

Oh! no.

AZOLIN.

Veuillez monter sur l'estrade.

(Il l'y conduit.)

L'ANGLAISE.

Qu'est-ce que il fallait faire, mon Prince?

AZOLIN.

Donnez-moi votre main. (*Il essaie l'anneau; on entend l'air : Dans les Gardes françaises. L'Anglaise supéfaite descend de l'estrade.*) Dans les Gardes françaises! Ah! Miss, vous n'avez pas l'esprit national. Qu'avez-vous fait?

L'ANGLAISE, *avec un air mignard et d'un ton pleureur.*

Ah ! dieu ! j'avais été bien trompée ! mais ce n'était pas mon faute... Je n'avais pas encore seize années quand je voyageais dans le France avec le papa et la maman. Nous allions toutes les soirs dans la Palais-Royal prendre le frais sous l'allée des Maronniers, et je voyais toutes les soirs aussi une belle grande Garde française qui venait s'asseoir toute vis-à-vis, en face de moi.

Air : *C'est à mon mattre en l'art de plaire.*

C'était, si j'ai bonne mémoire,
En mil sept cent quatre-vingt-neuf,
Un jour célèbre dans l'histoire...
J'avais encor un cœur tout neuf,
J'étais fraîche, simple et gentille !
Mon héros fut deux fois vainqueur.
Le matin il prenait la Bastille,
Le soir avait pris mon cœur.

AZOLIN.

Pauvre petite !

L'ANGLAISE.

Adieu, mon Prince... J'avais été bien trompée !.. mais je demandais à vous le secret. Les parens à moi, ils n'avaient rien su.

AZOLIN.

Oh ! je vous le promets.

(Il la conduit jusqu'à la porte.)

L'ANGLAISE.

Le secret, mon Prince, je vous prie !

AZOLIN.

Soyez tranquille, Miss.

SCÈNE XII.

AZOLIN, *seul.*

Ah ! ma foi, cela commence à me fatiguer... il n'y a pas de raisons pour que cela finisse.

Air du Vaudeville de la *Fermière.*

Pas une qui soit sage !
C'est effrayant d'honneur !
Cela me décourage,
L'épreuve me fait peur...
Mais prenons patience,
On dit que dans ce temps,
Pour trouver l'innocence,
Il faut chercher longtemps.

Je crois à la sagesse ,
 Mon cœur me dit encor :
 Qu'on peut chez sa maîtresse ,
 Rencontrer ce trésor.
 Où trouver ce problème
 De grâce et de vertus ?
 Vienne celle que j'aime ,
 Je ne chercherai plus.

Mais pourquoi n'a-t-elle pas paru... elle m'a peut-être oublié... Ah ! s'il est vrai... je serai malheureux toute ma vie..
 Petit homme Rouge ; ne viendras-tu pas à mon aide ?

Air du Maçon.

Je ne vois, je n'entends personne ,
 Hélas ! je n'ai plus de soutien !
 Mon unique ami m'abandonne ,
 Pour moi, sans doute, il ne peut rien.
 Grand Dieu ! quel sinistre présage !
 Si la Princesse était volage !
 J'en mourrais.

SCÈNE XIII.

AZOLIN, LE PETIT HOMME ROUGE.

LE PETIT HOMME ROUGE, *soulevant le plancher de l'estrade et passant la tête.*

Tais toi, me voilà !
 Du courage, (bis)
 Les amis sont toujours là, (bis).

LE PETIT HOMME ROUGE, *à la même place.*

La princesse Brind'amour ne pouvait se soumettre à une épreuve aussi humiliante. Tu la reverras bientôt, digne de toute ta tendresse et des hommages de l'univers. Rends-toi à la grande mosquée.

(Il disparaît.)

AZOLIN.

J'y cours. Adieu.

(Azolin se précipite dehors. Le théâtre change et représente une colonnade éblouissante d'or et pierreries, soutenant de riches jardinières remplies de fleurs, et conduisant à la mosquée que l'on voit au fond. Un concours immense de spectateurs y abonde. Des guerriers, des femmes élégantes et richement parées ; l'airain retentit. Azolin arrive avec empressement ; il regarde partout et ne voit pas celle qu'il aime.)

SCENE XIV.

AZOLIN, COURTISANS, BRAMINES, SOLDATS, BAYADÈRES.

AZOLIN.

C'est vainement que je parcours ce vaste palais, je n'ai pu rencontrer encore ma chère Brind'amour... où peut-elle être?... qui la dérobe à ma vue?..

(Une musique douce et voluptueuse succède a des éclats bruyans. On reprend le chœur qui a accompagné le repas de la princesse.)

CHOEUR DE LA DAME-BLANCHE.

Chantons, (bis)
D'une princesse belle et sage,
Chantons, (bis)
Les amours et le mariage.
Que tous les biens soient leur partage. (bis)
Fassent les dieux,
Qu'ils soient heureux!

(La terre s'ouvre, on voit s'élever dans le milieu de la colonnade, un divan de la plus grande richesse, entouré de vases de la Chine et du Japon, remplis d'encens, et de cassolettes de porcelaine où brûlent des parfums. La princesse Brind'amour est endormie dans les bras de Serpentine, au milieu d'un groupe de petits génies qui voltigent autour d'elle et la rafraichissent du mouvement de leurs ailes azurées; tout le monde accourt.)

SERPENTINE, réveillant la Princesse.

Réveille-toi, cher enfant. Ton rêve est fini; la réalité commence.

BRIND'AMOUR, émerveillée.

Où suis-je, bonne Fée?..

SERPENTINE.

Dans le palais du prince Azolin, au milieu de tes sujets qui viennent rendre hommage à leur souveraine.

AZOLIN.

Oui, de vos sujets, Princesse, et vous voyez le plus humble à vos pieds.

BRIND'AMOUR.

Mais pour que vous puissiez m'épouser ne faut-il pas que je fasse aussi l'épreuve de la bague?

AZOLIN, ému.

Pensez-vous que ce soit indispensable?

SERPENTINE.

C'est l'arrêt du destin...

AZOLIN, *à part.*

Grand Dieu!.. si j'allais perdre mon illusion!

BRIND'AMOUR, *lui demandant l'anneau.*

Donnez-le moi que je l'essaye.

LE PRINCE.

Un moment... j'aimerais mieux...

BRIND'AMOUR, *souriant.*

Quoi! Prince!.. vous avez peur?...

AIR : Vaudeville de *Psyché.*Allons, un peu de confiance,
Pour l'épreuve ne craignez rien.AZOLIN, *à part.*

Si cet anneau... je frémis quand j'y pense.

BRIND'AMOUR, *à part, en riant.*

Ah! s'il savait que c'est le mien!

AZOLIN, *à part.*Je crains... (*Haut.*) J'espère... êtes-vous bien certaine
Que cette bague ira...BRIND'AMOUR, *mettant la bague.*Sans contredit,
Je savais bien qu'elle entrerait sans peine,
Mon petit doigt me l'avait dit.

AZOLIN.

Chère Princesse... vous seule pouviez...

BRIND'AMOUR, *riant.*

Je le crois bien; c'est la mienne que je vous avais envoyée.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, TURLUBEK.

TURLUBEK.

Où est-elle? où est-elle ma bonne petite Princesse?

BRIND'AMOUR.

Me voilà.

(Turlubek tombe aux pieds de la Princesse.)

TURLUBEK.

Ah! Princesse, je l'ai échappé belle, allez!

AIR : *A la façon de Barbari.*

Barbarok a l' cœur dur comm' roc,
 Pour tel on le renomme ;
 Oui, ce barbu de Barbarok,
 Est le plus barbare homme,
 Ce Barbarok voulait aussi
 Qu' son barbier chéri
 M' fit la harbe chez lui,
 Mais Barbarok a réussi,
 Biribi,
 A la façon de barbari
 Mon ami.

BRIND'AMOUR.

Cher Azolin , je vous présente le plus fidèle de mes serviteurs.

AZOLIN.

Je le sais.

BRIND'AMOUR.

Je lui dois tout.

TURLUBEK.

Vous ne me devez rien.

AZOLIN.

Nous le récompenserons (*A Turlubek.*) Que veux-tu ?

TURLUBEK.

Ce que vous voudrez. Une place qui rapporte beaucoup et où il n'y ait rien à faire.

BRIND'AMOUR.

Veux-tu être mon lecteur ?

TURLUBEK.

Je ne sais pas lire.

BRIND'AMOUR.

Mon secrétaire ?

TURLUBEK.

Je ne sais pas écrire.

BRIND'AMOUR.

Mon économiste ?

TURLUBEK.

Je ne sais pas compter.

AZOLIN.

Allons , je te nomme officier du gobelet.

TURLUBEK.

Officier du gobelet ? c'est ça , je serai dans mon assiette.

CHOEUR FINAL.**AIR : *Il faut rire, il faut boire.***

Célébrons la Princesse ,
 Et chantons ce beau jour ;
 L'hymen et la tendresse
 Ont couronné l'amour.

LE PETIT HOMME , *au public.***AIR : *Du pot de fleurs.***

Grâce à la magique science ,
 Messieurs, j'ai beaucoup de pouvoir ;
 Mais, malgré toute ma puissance,
 Vous pouvez me tuer ce soir.
 Un geste que de vous j'implore
 Est le plus sûr de tous les talismans.
 Faites qu'on dise bien longtemps :
Petit Bonhomme vit encore.

CHOEUR.

Célébrons la Princesse ,
 Et chantons ce beau jour ;
 L'hymen et la tendresse
 Ont couronné l'amour.

FIN.